

LE SEMEUR DU KASAÏ

Revue pluridisciplinaire
Numéro 2, deuxième semestre 2006

Numéro 2, deuxième semestre 2006

Le Semeur du Kasaï (LSK) est une revue scientifique pluridisciplinaire publiée grâce au projet «Leadership en développement coopératif» financé par l'Agence canadienne de développement international, dans le cadre du programme de partenariat des Collèges canadiens (PPCC). Le Collège Boréal est le maître d'œuvre du projet dont le site est www.kuetu.com

Les textes publiés dans cette revue expriment librement les opinions de leurs auteurs. Ils n'engagent pas la responsabilité des éditeurs institutionnels que sont l'Institut supérieur de développement rural (ISDR-Tshibashi) et l'Institut supérieur de développement intégral (ISDI). La coédition assumée par le collège Boréal est de type technique. Un comité d'appui scientifique constitué de Kasaïens de la Diaspora collabore à la réalisation de la revue.

Pour toute correspondance concernant les droits d'auteur et le contenu de la revue (articles, comptes rendus, notes et remarques) et toute demande concernant la rédaction, prière de s'adresser à : Le Semeur du Kasaï, ISDR-TSHIBASHI, B. P. 70 Kananga, Kasaï occidental, République démocratique du Congo. E-mail : issrkga@yahoo.fr, isdr_tshibashi@yahoo.ca, ou au Comité scientifique d'appui : institutrika@yahoo.ca ou encore le coéditeur technique bukab@borealc.on.ca

© 2006 Le Semeur du Kasaï et les auteurs
Dépôt légal – 4e trimestre 2006
Bibliothèque nationale de la RD Congo

LE SEMEUR DU KASAÏ

Revue pluridisciplinaire
Numéro 2, deuxième semestre 2006

LE SEMEUR DU KASAI

Direction:

Modeste Bukasa, Lambert Museka

Secrétariat:

Jacques Kanku

Rédaction:

Honoré Mukadi Luaba, Boniface Beya Ngindu, Joseph Mputu, Mulamba Katoka, Geneviève Tuanyishayi, Evelyne Tshiambidi.

Comité scientifique de sélection:

Bonaventure Bibombe, Joséphine Bitota, Oscar Bimwenyi, Antoine Bushabu, Joseph Kabamba, André Kabasele, François Kabasele, Joseph Kalamba, Sylvain Kalamba, Jean-Pierre Kapongo, Philippe Kanku, Philippe Malu, François Mpamba, Paul Mukenge Bantu, Joseph Mulumba Musumbu, Parice Munabe, Etienne Mutshipayi, Eddy Kabasele Muyoka, Pierre Mvita, Albert Ndomba, Maurice Ndjondjo, Alphonse Ngindu Mushete, Ntumba Mwena Mwanza, Lushiku Nkombua, Paulin Ntumba Ngandu, Jean-Adalbert Nyeme, René Okitundu, Albertine Tshibiondi, Jean-Pierre Tshikuna Matamba, Pierre Tshimbombo.

Comité scientifique d'appui:

Institut de recherche et d'information sur le Kasai

TABLE DES MATIÈRES

Présentation	1
José Tshisungu wa Tshisungu	

ARTICLES

Rendement des cultures en savane pauvre face au développement, cas de l'arrière-pays de la ville de Kananga.....	9
Charles Mbuya Kankonde	
Conséquences de la pseudopeste aviaire sur l'élevage des poules de race locale et ses incidences socio-économiques dans les ménages de petits aviculteurs de Kananga	33
Tshikunga Tshibawu	
Le rationnement des porcs dans les élevages familiaux de Kananga	51
Boniface Muamba M.	
La femme et le développement socio-économique de la ville de Kananga.....	67
Geneviève Tuanyishayi Mulopo	
Structure et signification de marqueurs dans la communication théâtrale	85
José Tshisungu wa Tshisungu	

MPOWEME MISHEME

Kanada ka ba Kananga.....	109
Véronique Nyashi Ntambwe	
Butuku bwa kucya.....	112
José Kabal Bongho	

COMPTES RENDUS

De la lutte de libération du peuple luluwa	133
Par Barthélemy Mukenge Shabantu	
Tournai: Institut Don Bosco, 2006, 190 p.	
Compte rendu par Charles Kapanga Kapele	
La littérature congolaise écrite en ciluba, histoire politique et recomposition culturelle	147
Par José Tshisungu wa Tshisungu	
Sudbury: Éditions Glopro, 2006, 174 p.	
Compte rendu par Éric Muteba	

PRÉSENTATION

Depuis de nombreuses années, les recherches pluridisciplinaires menées par quelques universitaires du Kasai sur les problèmes de leur milieu souffraient d'un manque de visibilité, en raison de l'absence de structures éditoriales. La parution de cette revue vient combler une lacune et répondre à un besoin de la communauté: celui de publier les résultats des recherches scientifiques et de diffuser des idées.

Les études présentées dans ce numéro peuvent être réparties en deux groupes. Le premier rassemble trois études à orientation pratique. Elles proposent des solutions aux problèmes de santé animale à Kananga et des méthodes de traitement des sols pauvres qui ceignent la ville. Dans ce contexte épistémique, la démarche du chercheur s'apparente à celle de l'expert qui diagnostique le mal et prescrit le remède approprié basé sur des connaissances déjà acquises.

Le second groupe comprend deux études: l'une analyse la question de la femme kasaienne, considérée comme une productrice de biens et services et une victime de discrimination. La discrimination semble légitimée par les normes traditionnelles qui résistent à la recomposition culturelle en cours dans le pays.

L'autre étude décrit la structure signifiante de certains phénomènes apparaissant en communication théâtrale. La description de ces phénomènes met de l'avant un concept opératoire producteur de connaissances.

Tous les cinq auteurs s'attachent scrupuleusement au critère de scientificité tel que les épistémologues l'ont mis en valeur, cf. Gauthier, Y. (2005), Kuhn, T.S (1983), Popper, K. (1978).

Malgré une apparente coupure épistémologique entre les études se réclamant des sciences agrovétérinaires d'un

coté et, de l'autre, celles qui se réfèrent aux sciences humaines, la méthodologique de chaque auteur se ressent de l'exigence de scientificité, même si les cadres théoriques ne sont pas toujours reliés à des paradigmes d'origine occidentale.

Ainsi, Tshikunga Tshibawu expose les résultats d'une enquête de type vétérinaire effectuée à Kananga. Il décrit la pseudopeste aviaire qui frappe les poules de race locale et ruine les petits aviculteurs. Cette étude débouche sur des propositions pour sauver les cheptels menacés.

L'auteur recommande une prophylaxie hygiénique, des suppléments alimentaires, un abreuvement des poules durant la période à haut risque, la vaccination obligatoire selon un calendrier précis.

Muamba M. se penche quant à lui sur le rationnement des porcs à Kananga. Son analyse l'amène à la conclusion que les besoins de ces animaux en ingrédients énergétiques, en alimentation azotée, en calcium et en phosphore ne sont pas comblés. Il constate par ailleurs que les aliments dont se nourrissent les porcs sont inadaptés qualitativement et quantitativement. Pour résoudre ce problème, il propose que les paysans puissent bénéficier d'un encadrement technique.

Mbuya Kankonde montre dans son étude, qui se réclame de l'agronomie tropicale, que la faiblesse de la productivité constatée chez les paysans de l'hinterland de la ville de Kananga a pour cause la déficience des techniques culturales utilisées.

Or des techniques efficaces, c'est-à-dire à haut rendement, existent. Il propose donc d'améliorer les techniques culturales actuelles et d'en ajouter d'autres pour innover.

Les trois auteurs précités ont en commun le mérite d'avoir inscrit les solutions aux problèmes d'élevage et d'agriculture dans le cadre d'un paradigme insigne: le développement socio-économique. Un concept lourd de sens

mis trop souvent au service des idéologies de conquête et d'assujettissement des peuples. Cette idée apparaît d'ailleurs en filigrane chez Assidon, E. (2000) quand il évoque la relation entre l'économie et le développement.

Les solutions, que l'on lira avec intérêt, sont envisagées comme des moyens de réduction de la pauvreté à Kananga et dans son hinterland. Il faut se rendre à l'évidence que la population de cette zone du monde, privée d'eau potable et d'électricité, ne bénéficie pas de mutations économiques, sociales et culturelles mesurables selon la méthode des indices du développement humain élaborés par le Programme des Nations Unies pour le développement.

Les solutions proposées peuvent être examinées en fonction de leurs répercussions sociales. En effet, leur application est susceptible d'entraîner des conflits entre les techniques aratoires traditionnelles et modernes; la pharmacopée kasaienne et les produits vétérinaires occidentaux, l'alimentation animale scientifiquement établie et les gestes routiniers hérités du passé.

Les trois chercheurs précités proposent l'encadrement du producteur par des experts. De ce fait, encadrer signifie transmettre une technique et un savoir-faire. Bref, promouvoir une nouvelle culture basée sur des connaissances scientifiques au sens où l'entend Barreau, H. (1990), c'est-à-dire une transcendance rationnelle du savoir populaire.

L'étude de Geneviève Tuanyishayi Mulopo s'inscrit également dans la problématique du développement socio-économique. Elle tente de montrer l'apport de la femme dans l'amélioration de la qualité de la vie collective à Kananga et met en lumière les pesanteurs sociales qui excluent la femme. Elle dénonce en quelque sorte les formes inévitables de l'organisation sociale et le discours qu'elles génèrent.

De toute évidence, la pratique des sciences sociales permet d'esquisser avec rigueur le profil de la femme en tant qu'actrice du développement socio-économique, cf.

Guichaoua, A. et Goussault, Y. (1993), malgré les apories méthodologiques inévitables.

La reconnaissance à la fois des droits et de l'apport de la femme dans la société kasaïenne signifie une perte de contrôle du masculin sur le féminin. En fait, une souhaitable égalité pour la paix sociale.

Le contrôle est considéré comme un des enjeux majeurs de toute organisation sociale comme le montrent Belanger, A. J. et Lemieux, V. (2002).

Quant à l'auteur de cette présentation, il décrit et interprète sémantiquement les écarts formels et les signes kinésiques attestés dans la communication théâtrale. Il prolonge de ce fait un débat interne à la linguistique énonciative et discursive. Ce débat plonge ses racines dans la distinction épistémologique entre une linguistique de la langue et une linguistique de la parole, distinction que des travaux récents soulignent avec insistance, cf. Paveau M.A et Sarfati, G.-E, (2003).

Pour rendre compte de la complexité de la communication théâtrale, l'auteur a eu recours au concept de marqueur comme outil de production de connaissances.

Pour conclure cette présentation du contenu de ce numéro, il convient de noter qu'à première vue, les études rassemblées ici n'auraient aucun lien.

Nous soutenons qu'il y en a un. Il peut être envisagé au niveau de l'approche préliminaire que chaque auteur a adopté avant d'analyser l'objet de sa recherche. Nous désignerons cette approche préliminaire par le terme d'attitude sémiologique. Il en découle que le lieu du surgissement du discours scientifique présenté ici est un vaste empire de signes, cf. Dortier, J.-F. (2004). L'étude des signes, quelles que soient leur forme et origine, constitue l'objet de la sémiologie, telle que définie par Dubois et al. (2001).

On pourrait donc raisonnablement parler de sémiologie médicale vétérinaire chez Tshikunga et

Muamba, de sémiologie végétale chez Mbuya, de sémiologie du théâtre chez Tshisungu et de sémiologie féministe chez Tuanyishayi. Un tel exercice métadiscursif relève justement de la pratique scientifique.

José Tshisungu wa Tshisungu

Références

- ASSIDON, E. (2000): *Les théories économiques du développement*, Paris, La Découverte.
- BELANGER, A.-J. et LEMIEUX, V. (2002): *Introduction à l'analyse politique*, Montréal, Gaétan Morin.
- BARREAU H. (1990): *L'épistémologie*, Paris, PUF.
- DORTIER, J.-F (dir.), (2004): *Le Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, Éditions sciences humaines.
- DUBOIS et al. (2001): *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.
- GAUTHIER, Y. (2005): *Entre science et culture, introduction à la philosophie des sciences*, Montréal, PUM.
- GUICHAOUA, A. et GOUSSAULT, Y. (1993): *Sciences sociales et développement*, Paris, A. Colin.
- KUHN, T. S. (1983): *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion.
- PAVEAU, M.-A. (2003): *Les grandes théories de la linguistique, de la grammaire comparée à la pragmatique*, Paris, A. Colin.
- POPPER, K. (1978): *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot.

ARTICLES

RENDEMENT DES CULTURES EN SAVANE PAUVRE FACE AU DEVELOPPEMENT

Cas de l'hinterland de la ville de Kananga

Charles Mbuya Kankonde

1. Introduction

L'agriculture occupe une place primordiale dans le débat contemporain sur le développement. Dans notre cas, ce développement intéresse la population qui souffre, qui n'habite ni au village ni en ville, qui subit tous les affres d'une pauvreté multiforme.

De nombreuses personnes sont dans une situation de précarité: certains font du commerce, d'autres sont des fonctionnaires et ne touchent presque pas de salaire. Tous, ou presque tous, se sont lancés alors dans l'agriculture à corps perdu, mais sont souvent dans l'ignorance totale des techniques et méthodes culturales pour les sols pauvres de savane. Cela ne leur permet guère de s'en sortir puisqu'ils se sont mis à ce travail de cultivateur dans l'impréparation : outils rudimentaires, absence de connaissance des cultures appropriées aux sols exploités, semences tout venant dans un sol pauvre, etc.

L'agriculture est importante pour notre survie collective, Mbuyi, M. (1984) note que « la prospérité publique est semblable à un arbre, l'agriculture est la racine, l'industrie et le commerce en sont les branches et les feuilles. Si la racine vient à souffrir, les feuilles tombent, les branches se détachent et l'arbre meurt ».

Ces dernières années, on observe le fait que les populations de l'hinterland de la ville de Kananga, auprès desquelles on est censé s'approvisionner, viennent elles-mêmes acheter les produits agricoles en ville. Comment expliquer que malgré l'existence de beaucoup de projets de développement qui se sont succédé ici, dont le défunt Projet de développement agricole de la Luluwa (PRODALU) et autres organisations non gouvernementales de développement (ONGD), le développement n'ait toujours pas démarré. L'habitat est toujours le même (le paysan n'a toujours que sa case à hypothéquer), l'habillement n'a pas changé. Beaucoup de paysans ne peuvent pas acheter des chaussures. La pauvreté est partout. À ce sujet Young, A. (1979) souligne avec justesse que « aujourd'hui plus d'un milliard de personnes vivent dans les conditions de misère abjecte, mourant de faim, sans travail et engourdis par l'ignorance à cause de la pauvreté. » Il ajoute que « la pauvreté est l'obstacle à la réalisation des droits de l'homme »

Cette situation nous amène à nous poser quelques questions, auxquelles nous allons tenter de répondre dans cette étude.

- Qu'est-ce qu'on entend par l'hinterland?
- Quelles sont les cultures auxquelles les populations de l'hinterland recourent? Quelles sont celles qui sont adaptées à ce milieu écologique?
- Quelles sont les techniques culturelles auxquelles ces populations recourent? Sont-elles productives? Si non, quelles sont les propositions.
- Le milieu physico - humain de l'hinterland est-il hostile à son développement? Si non, qu'est-ce qui étouffe la productivité dans ce milieu?
- Et enfin que faudrait-il faire pour contourner ces obstacles?

Ce questionnement nous conduit à la formulation de nos hypothèses.

L'hinterland est une zone périurbaine où se déroulent les activités à caractère rural. On l'appelait autrefois ceinture verte. D'une manière générale, il englobe tous les villages situés dans un rayon de 50 Km du centre de la ville. Dans cette étude, nos recherches ont été menées sur les axes ci-après : Tshimpidinga, Tubuluku, Tshibashi (jusqu'à Nsapo-Nsapo), Nkonko et Matamba.

Tous ces milieux accusent une spécificité agrostrologique. En plus, leurs habitants ont les mêmes coutumes et mœurs. Même mode de vie et système de cultures.

Il convient de signaler que l'hinterland regorge de potentialités négligées suite à l'ignorance des habitants. Nous estimons que les méthodes d'éveil de la population résoudraient ce problème.

Le choix de ce thème a été motivé par notre souci de voir les gens sortir du cycle de la pauvreté. Nous souhaitons que les gens commencent à modifier les dimensions et la couverture des cases dans l'hinterland, qu'ils prennent des repas contenant simultanément les trois groupes d'aliments (constructeurs, énergétiques et protecteurs), qu'ils aient droit aux soins de santé et qu'ils scolarisent leurs enfants, que l'exercice de divers métiers, dont l'agriculture principalement, leur procurent des revenus et qu'ils apprennent à les gérer.

Nous sommes intéressé à ce thème et l'avons choisi pour avoir été nous-mêmes agent de la vulgarisation agricole pendant plus de dix ans dans le cadre du PRODALU.

Nous avons choisi ce sujet pour répondre au cri de ce peuple qui, malgré ses efforts en agriculture, ne se développe pas. Il y a beaucoup d'indices visibles du sous-développement, que nous avons déjà cités ci-dessus. Comme cas de simulation pédagogique, prenons l'indicateur

« santé ». Beaucoup ont une santé chancelante et manquent parfois d'argent pour des soins de santé. Ils viennent acheter les aliments en ville, particulièrement le maïs et les condiments (l'insécurité alimentaire est un critère criant de sous-développement de ce milieu, en plus de la pauvreté).

Le District de la Luluwa, qui comporte les territoires de Dibaya, Luiza, Kazumba, Demba, Dimbelenge, en plus de la ville de Kananga et son hinterland, est caractérisé par une flore agrostologique qui compte, en ordre principal : hyparrhenia (Bibalabala), Andropogon (Ndumba), Loudetia (Masele a bituta), souvent associées aux arbustes tels hymenocardia (Nkwanga), les annonacées, etc. Il s'agit donc des espèces de savanes guinéennes sur sols pauvres, selon les anciens responsables belges de l'agriculture de la Province du Kasai. (Vanhamme et al., 1955).

Au début du PRODALU en 1986, le peuple dont nous parlons ici ne savait pas à quel saint se vouer, devant ses inquiétudes dues à une productivité faible de son agriculture.

Ce que nous leur proposons n'est pas au - dessus de leur capacité ; il sera question d'opter pour telle ou telle autre culture, de maîtriser telle technique culturale, etc.

Concernant la méthodologie, nous appliquons la méthode descriptive et analytique. Des techniques d'observation, de questionnaire, d'interview et la technique documentaire sont utilisées.

2. Problématique

Beaucoup de projets de développement agricole à Kananga ont été et sont au service de l'Hinterland depuis plusieurs années. Il y a eu une cohorte d'ONGD qui ont occasionné la consommation de beaucoup de fonds, sans que le développement de ce milieu en découle. Voilà la problématique qui nous préoccupe.

3. RENDEMENT DES CULTURES

Avant de démontrer que le rendement des cultures de l'hinterland est faible, voyons ce que disent nos prédécesseurs. Vanhamme et al. (1955) écrivent: « les terrains de savane guinéenne (y compris ceux de l'Hinterland de la ville de Kananga) sont sablonneux, avec 8 à 10°/° en moyenne d'éléments fins. Ils n'ont quasiment aucune valeur agricole. Le fond des vallées présente une situation moins critique et offre une certaine possibilité de productivité. Les seules cultures pratiquées avec succès en terres aussi pauvres sont : le millet, le voandzou ou pistache, le niébé ou vigna et l'arachide ; soit donc principalement les légumineuses à graines comestibles et autres cultures vivrières. »

Le caractère défavorable à l'agriculture de ces savanes pauvres se voit aggravé par le fait que cette région regroupe une population importante et notablement plus dense que dans les régions plus propices à la culture. Les feux sauvages, chaque année, compromettent toute possibilité de régénération et de constitution des réserves en humus et contribuent largement à la modification de la structure de ces terrains.

Cependant, le PRODALU avait vulgarisé, en dehors des légumineuses à graines comestibles, d'autres cultures vivrières. Citons le niébé, le soja, l'arachide, le riz, le manioc et le maïs. Ces deux dernières constituent l'aliment de base des populations de l'hinterland. Prodalul avait suivi la trace de son prédécesseur, le Projet national engrais (P.N.E/F.A.O.), dont l'objectif principal était la vulgarisation de la fumure chimique, sous l'optique de l'organisation du marketing pour la vente des engrais minéraux. C'est ainsi que le PRODALU avait vulgarisé la culture du maïs avec engrais chimique. Cet engrais est-il encore rentable dans l'hinterland?

Avant de donner des exemples chiffrés pour le confirmer ou l'infirmer, voyons la pensée de Laurent D. Kabila (2000) à ce sujet. Il note: « Franchement la campagne

et ceux qui la peuplent souffrent moins de la discrimination et du mépris des citadins que profondément de l'abandon sensible du pouvoir, de n'en bénéficier que d'une attention aléatoire. Ceci étant justifié par la manière dont s'accomplit le fameux travail de terre, c'est-à-dire par l'ordre chaotique visible des faits – toujours cette anarchie de la production spécifique à la société d'aujourd'hui – au regard desquels il est difficile de s'empêcher d'exprimer qu'un entêtement complice du pouvoir voue les campagnards à une économie de subsistance permanente »

Quelques exemples :

LE MAIS étant exigeant, le PRODALU avait prescrit les doses suivantes d'engrais chimiques : 60 Kg et 45 kg d'anhydride phosphorique (P205) par hectare, pour les petits exploitants, soit (2) deux sacs de D.A.P. (Di-Ammonium Phosphate) de 50 Kg chacun, et deux sacs d'urée 46 N de 50 Kg. Ces quatre sacs d'engrais coûtent actuellement 40 à 50 dollars américains le sac, soit en moyenne 20.025 FC (francs congolais) par sac $\times 4 = 80.100$ FC (PRODALU : Aide-mémoire du Vulgarisateur, 1987). C'est beaucoup d'argent pour notre paysan de l'hinterland. Même s'il vendait ses chèvres pour se procurer coûte que coûte cet engrais, son maïs sera-t-il rentable, dans le sens que chaque 1 franc dépensé pour l'engrais lui rende 2 ou 3 francs par la vente de son maïs ? (PNE/FAO/Kananga/1982).

LE MANIOC quant à lui, même avec les variétés à haut rendement en diffusion au Kasai, et dans l'hinterland, exige tout de même au sol des qualités physiques moyennes et une certaine fertilité à base des réserves humiques pour donner tout son rendement. Or, dans l'hinterland, les sols extrêmes et sablonneux prédominent. Les gens pratiquent tout le temps l'incendie de leurs champs.

C'est ainsi que par ignorance de ce que nous venons d'évoquer, ou simplement par souci de faire de l'agriculture puisque la crainte de la famine l'exige, ils enregistrent des

rendements sensiblement faibles. Le poids frais des tubercules est souvent insignifiant. En effet, les cultivateurs sous-alimentés et malades craignent les travaux préliminaires de fertilisation organique nécessaires à l'augmentation de la production. Jimmy Carter, cité par Young, A. (1979) estime, quant à lui, que « la faim, la maladie et la pauvreté sont les ennemis aussi implacables du potentiel humain que n'importe quel gouvernement répressif ». Le résultat est que les gens ont tendance à se décourager de faire les cultures.

Beaucoup d'exploitants de l'hinterland qui possèdent des concessions se contentent plus de l'exploitation des palmeraies naturelles qui s'y trouvent ; ils sont découragés d'y faire des cultures vivrières, par suite de la podzolisation poussée de leurs sols.

Nous allons proposer les cultures, mais aussi les techniques aboutissant à un bon rendement, notamment le choix du terrain et sa préparation, le labour, le choix de l'époque du semis, le choix des semences, les semis précoces, les soins culturaux et les mesures de protection des végétaux, la récolte au bon moment, la jachère améliorée et la fumure organique.

D'après les enquêtes, les gens se donnent à cultiver le maïs, principalement autour des cases (mu dyala) ou dans des endroits tels que les bas-fonds assainis, les bordures des cours d'eau après défrichage des bosquets qui les longent, billons ou planches labourées avec enfouissement des matières organiques (déchets des récoltes précédentes et des biomasses décomposables).

Ils cultivent le manioc qui donne parfois de bons rendements en feuilles surtout, et plus ou moins en tubercules ; le niébé (*Vigna unguiculata*), le voandzou et l'arachide.

Mais que dire à propos des cultures vivaces et pluriannuelles, ainsi que des maraîchages ? Les cultures pérennes se pratiquent en petites superficies (cultures

parcellaires) l'ananas, les agrumes, les avocatiers, les caféiers. Les palmiers exploités sont ceux que la nature a disséminés.

Les cultures maraîchères sont pratiquées par un pourcentage minime de la population de l'hinterland, dont la plupart sont des maraîchers encadrés par les ONGD.

On voit donc clairement que tous travaillent particulièrement pour la production des plantes vivrières. C'est pourquoi, nous devons inciter les populations de l'hinterland à pratiquer ces deux dernières catégories de cultures, surtout les cultures pérennes, en vue de l'augmentation de leur revenu agricole annuel. Nous pensons à l'arbre à pain, l'avocatier, le palmier Tenera, les annones, les papayers et les citronniers (citrus en général)

Avant de parler du choix des cultures, des techniques et des méthodes appropriées à chacune d'elles, voyons dans les tableaux qui suivent les rendements obtenus par la pose des carrés de rendement, puis en regard de ces productions faisons la comparaison avec celles qui sont données dans les recherches actuelles.

TABLEAU N° 1: TESTS DE RENDEMENT DES CULTURES

CULTURE	VARIÉTÉ	PRODUCTION PAR 25M		PRODUCTION HECTARE PAR (Ha) en Kilos		
		Parcelle locale (1)	Parcelle améliorée (a)	Extrapolation (b)	(a)	APROBES (2)
Riz	Mandefu	3	4,5	1200	1800	
	Kana	3,5	4,7	1400	1880	
Vigna	H36	0,6	1,3 s.e	240	520	
		1	2,5 a.e	400	1000	
	Locale	0,7	0,8	280	320	500 s.e
Arachide	LL 24	-	-	-	-	800 s.e
Voandzou	Locale	4,5	8	1800	3200	-
Maïs	Locale	2	2,3	800	920	-
	Salongo amélioré	-	-			X 1100 ae Xx 1900 a.e
Manioc	Locale	10	12	4000	4800	-
	Lueki	48	48	11200	19200	-

Source : Mbuya K. Rapport filtré, 2005

X : sol épuisés XX : sols vierges

Commentaires

- Dans ce tableau, nous avons enregistré les rendements culturaux des différentes espèces, en posant les carrés de rendement. La récolte s'est faite sur les surfaces de la forme d'un carré de 5m de côté, pris au hasard sur un champ de culture à maturité. En l'illustration.

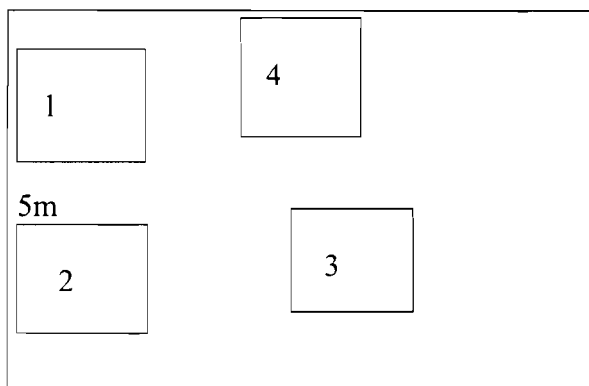


Schéma : pose des carrés de rendement sur un champ de maïs par exemple. de 10 à 20 ares.

On récolte dans chaque carré. En divisant par 4 la somme des kilos obtenus dans ces carrés, on obtient la moyenne par carré

- Les carrés de rendement sont posés au hasard, d'une part sur les sols (parcelles) semés selon les techniques locales ; d'autre part, sur les sols avec les techniques vulgarisées (par ex. maïs semés à 0,80 x 0,80m, 3 grains par poquet)
- Les moyennes de production par carré de rendement sont extrapolées à l'hectare, par un calcul simple. Exemple : sur un carré de 25m² on obtient 3Kg de produits, on a $3\text{kg} \times 4 = 12\text{ kg}$ par are. Comme l'hectare vaut 100 ares, il suffit de multiplier 12 par 100 et on a 1200 kg à l'ha
- Pour voir la production à l'hectare des différentes cultures de notre tableau, on peut lire dans la colonne EXTRAPOLATION (1) et dans la colonne APROBES (2) les chiffres de la colonne (1) sont des rendements extrapolés des carrés de production, après plusieurs expérimentations et mesures dans les champs des villages situés autour de l'Institut technique d'agriculture (ITA) de Tshibashi (12 à 30 km du centre ville de Kananga). Sous

cette colonne il y a deux autres qui donnent, à gauche, les productions sur les parcelles avec les techniques locales (I) et à droite celles obtenues sur parcelles avec les techniques améliorées. Sous la colonne APROBES, qui signifie Action pour la promotion et le bien-être social, les chiffres sont obtenus auprès des responsables de cette ONGD très active dans l'hinterland. Les sigles a.e.et s.e. signifient respectivement avec engrais a.e et sans engrais s.e chimique.

Dans le tableau n°II, où les rendements des cultures dans l'hinterland sont comparés à ceux que donne les recherches actuelles, nous reprenons les chiffres obtenus dans les parcelles améliorées du tableau I sans engrais, pour les comparer à ceux qui sont dans les documents des services spécialisés du Département de l'Agriculture, Pêche et Elevage de la République Démocratique du Congo.

TABLEAU N° II COMPARAISON DES RENDEMENTS

CULTURE	PRODUCTION PAR HECTARE	
	Culture pure, poids en Kilos	
	Dans l'hinterland	Selon la littérature
Niebe	320 à 50 graines sèches	500 à 800 graines sèches
Arachide	800 gousses fraîches	1500 à 2000 gousses fraîches
Voandzou	1800 à 3200 poids frais	3000 à 4000 poids secs
Maïs	920 à 1000 grains secs	2000 à 2500 grains secs
Manioc	4000 à 4800 racines sèches	10000 à 15000 racines fraîches

Il y a lieu de noter que les chiffres de la colonne «selon la littérature», sont obtenus suite à des expérimentations

conjuguées entre le PRODALU et SENARAV (service National de Recherche Agronomique Appliquée et Vulgarisation) dans les sites de Tshibambula (axe Nkonko) et Mfwamba (à Dibaya), sur savanes pauvres, en début des années 1990.

Commentaires

A partir des résultats du tableau, on voit bien que les légumineuses donnent relativement bien, et peuvent donner davantage si les planteurs sont en permanence accompagnés par des vulgarisateurs formés et recyclés.

Le maïs et le manioc demandent du travail de fertilisation organique, par l'enfouissement des biomasses des légumineuses améliorant le sol.

Nous ne recommandons pas l'engrais chimique pour maïs dans les conditions économiques et sociales de notre agriculteur de l'arrière-pays. (sauf quelques exceptions).

Il y a lieu de souligner, enfin, que les variétés à haut rendement qui s'adaptent dans ce milieu sont recommandables : variété JL24 pour l'arachide, Variété H36 pour le niébé. Variétés à haut rendement du PRONAM (Programme National Manioc) vulgarisées, pour le manioc. Variétés Kasai et Salongo du PNM (programme National Maïs) pour le maïs.

Il convient de noter que le PRONAM recommande la plantation de plusieurs clones de manioc sur le même terrain au même moment, dans le cadre de la lutte contre l'acarien vert et la cochenille farineuse qui sont capables d'anéantir toute production (feuilles + tubercules).

4. CHOIX DES CULTURES, TECHNIQUES, RECOMMANDATIONS

4.1 . LE RIZ

Il est pratiqué sur de petites superficies, par suite de ses exigences au point de vue sol particulièrement. En effet, il vit bien sur des sols forestiers, à bonnes qualités physiques et dans les fonds des vallées. Toutefois, il est considéré, dans les habitudes alimentaires des populations de l'hinterland, comme un aliment complémentaire. Le peuple Tetela venant du Nord de la province du Kasai, qui maîtrise cette culture car c'est son aliment de base, utilise plusieurs variétés.

Parmi celles-ci, les cultivateurs de l'hinterland estiment et cultivent, à côté de leur variété locale à épillets courts, deux variétés du riz de montagne à épillets plus ou moins longs. Ces variétés n'étant pas autrement identifiées et fixées portent ces noms : Kana, avec les épillets assez longs, et Mandefu, à épillets un peu moins longs, aristés ou barbus.

La superficie réservée à la culture du riz par ménage et par an ne dépasse pas quelque 10 ares chez les quelques amateurs de cette culture, selon nos enquêtes. On comprend que leur production qui est négligeable se prête surtout à la consommation familiale.

Comme le riz vient en tête de la rotation en terrain forestier, ou encore dans les fonds de vallée assainis, il lui manque alors de la terre, de plus en plus, dans l'hinterland, où des terrains pareils se font rares (les bosquets sont en recul). Les rendements sont faibles puisque l'agriculteur qui cherche à en avoir plus sur sa petite emblavure sème le riz à des écartements serrés, environ 10 x 10cm à 15 x 15cm au lieu de 40cm x 20cm ou 30 cm en tous sens, avec 4 à 6 grains par poquet. En plus, la rareté des champs de riz fait que les oiseaux attaquent sérieusement le riz à partir du stade laiteux jusqu'à sa récolte.

Conclusion : Le riz n'est pas une culture économique pour un grand nombre de cultivateurs de l'hinterland.

4.2. LE NIEBE

Il est encore appelé Haricot – Kasai, est une culture très pratiquée dans l'hinterland. Fort malheureusement, c'est une culture qui laisse parfois le paysan inquiet, soit par suite de la luxuriance de la végétation au détriment de la floraison – fructification, soit par suite de coulure sheeding ou chute exagérée des fleurs, due à des pluies matinales et / ou à une nébulosité permanente en période de floraison, ou encore par suite de l'attaque considérable des déprédateurs.

Notons que le Niébé (*Vigna unguiculata*) est très attaqué, comme le cotonnier, par des grosses punaises, des insectes des fleurs (Thrips) et des lépidoptères (Maruca) qui sont capables d'anéantir sa productivité. Pour cela le paysan sème le Vigna à des époques différentes. Voici les noms de quelques champs y correspondant :

Nkunde ya lupwishi : C'est le haricot-Kasai semé juste aux premières pluies, il y a des variétés qu'on choisit pour cette époque de semis;

Nkunde ya luswa : c'est-à-dire le Niébé semé en novembre-décembre, lors de l'apparition des termites, improprement appelées fourmis ailées par certains Kasaiens

Nkunde ya mushipu : c'est-à-dire les cultures de la petite saison pluvieuse qui mûrissent vers le début de la grande saison sèche. Ici, l'époque de semis est très élastique et prend une fourchette de temps qui va du 8 février jusqu'à la mi-avril. Il n'est pas rare de voir la saison sèche surprendre certains champs de Vigna tardifs alors que les plantes n'ont même pas encore fleuri. Le manque d'eau à ce moment entraîne des pertes considérables de rendement suite à l'avortement des gousses.

Que faut-il prescrire aux paysans, au regard de toutes ces époques ?

Primo : On doit savoir que le Vigna est une culture de la 2^e saison, (petite saison pluvieuse), l'excès d'eau peut

favoriser la luxuriance au détriment de la production des graines. Aussi les maladies fongiques sont plus favorisées par cette humidité.

Secundo : il faut savoir choisir les variétés. Celles à cycle vraiment long et à grande croissance végétative sont à rejeter.

Tertio : il est bon de ne pas utiliser plusieurs variétés au même moment sur le même terrain. Sans pour autant négliger certaines variétés ancestrales qui ont de bonnes qualités agronomiques, le paysan devrait davantage recourir aux variétés à haut rendement que la vulgarisation lui propose. Actuellement la variété H36 du programme National Légumineuse, plus ou moins épurée par les services spécialisés, se comporte bien dans l'hinterland. En plus de sa productivité, elle résiste contre les attaques d'insectes et la présence d'Alectra (épiphyte se nourrissant sur les racines du Niébé) ne l'empêche pas de donner ses fruits. On le sème à l'écartement de 0,60m x 0,40m sur de bons sols (plus ou moins légers) moyens pour leurs qualités physiques et leur richesse en humus. A partir du mois de décembre jusqu'à la fin du mois de février, le paysan peut essayer de planter 2 ou 3 champs, à des époques précises bien expérimentées dans son terroir.

4.3. L'ARACHIDE

C'est l'une des cultures les plus appréciées dans l'hinterland, mais qui déçoit parfois les cultivateurs sur nos sols où le PH se situe parfois en de ça de 4 ! (PH ou potentiel d'hydrogène, est l'expression de l'acidité ou de l'alcalinité ; en dessous de 7, il est acide).

Ce sont souvent les femmes qui se donnent à la culture des arachides ; elles sont heureusement expérimentées en matière du choix de terrain pour cette culture : la texture du sol et les espèces végétales qui poussent sur ces terrains les guident dans leur choix. Malheureusement, l'arachide de

type bouche (type Virginie) appréciée par les consommateurs donne toujours quelques gousses vides, quel que soit le bon choix du sol. En plus, cette variété donne des rendements culturaux et technologiques faibles. Pour relever l'économie agricole du paysan qui pratique cette culture, il y a lieu de lui recommander l'arachide qui a un cycle cultural assez court (3 mois), qui se plante à forte densité (30cm x 30cm), qui est aussi très appréciée comme arachide de bouche, malgré la petitesse de ses gousses et qui donne un rendement d'au moins 800Kg de gousses fraîches à l'hectare (sur un sol quelconque de l'hinterland) et dont les gousses n'avortent presque jamais. C'est la variété JL24

4.4. LES VOANDZOU ou pois chiche

Communément appelé pistache, c'est la légumineuse à graine comestible la plus adaptée aux sols de l'hinterland. Très riche en protéines, le voandzou est sûrement une plante économique. Du point de vue cultural, il n'est pas très exigeant ; il peut venir même sur un sol pauvre où pousse l'Andropogon, à condition qu'on le sème à une bonne époque pour qu'il reçoive le plus de pluies possible et que le terrain soit vierge. Il ne revient dans la rotation que tous les quatre ans de jachère !). C'est ainsi que notre paysan, qui est souvent négligent, enregistre des cas de gousses vides suite à une mauvaise utilisation du sol (mauvais assolement), à un mauvais semis, quand il met jusqu'à 6 – 8 graines dans un poquet, les poquets eux-mêmes étant trop écarté, laissant beaucoup de plages vides exposées aux intempéries ; ce qui contribue à la destruction de la fertilité.

Il y a lieu de recommander aux paysans des semis précoces (dès le début de la grande saison pluvieuse), à des écartements de 30cm x 30cm avec 2 graines par poquet, sur des terrains vierges, à hyparrhenia (bibalabala) et à Loudetia (bituta) et enfin, d'agrandir les superficies (50 à 100 ares).

Mais cela est difficile à réaliser par un ménage, vu le coût cher des semences et les travaux minutieux de la récolte.

4.5. LE MAIS

C'est une culture recommandable d'autant plus qu'elle est alimentaire au premier degré : elle entre dans la composition du plat familial et forme la base de l'alimentation des populations de l'hinterland. Cependant, c'est une culture exigeante quant à la fertilité du sol. Il faut que le paysan lui donne beaucoup, s'il veut recevoir ensuite d'elle un rendement cultural optimal. C'est-à-dire que le cultivateur ne devra pas recourir aux fertilisants chimiques qui, non seulement coûtent chers, mais encore sont lessivés en sols sableux comme ceux de l'hinterland. Le paysan devra plutôt penser à l'apport de la biomasse qu'il faut enfouir dans ces sols comme engrais vert. C'est aux légumineuses fertilisantes du sol qu'il faut recourir. On peut citer : stylosanthes, crotalaria, Mucuna pluriens, Galopogonium, etc. leur enfouissement entraîne une fertilité temporaire pour une exploitation. Les espèces ligneuses telles que leucaena, cassia, etc. sont plus recommandables, car les coupes des émondes fournissent progressivement les matières organiques à enfouir. Il faut avoir de la patience et travailler sans relâche, afin d'atteindre les résultats escomptés.

Les essais menés au programme national légumineuses « PNL » à Ngandajika, et dans l'hinterland avec le PRODALU, avaient abouti à des conclusions selon lesquelles il faut arriver à apporter au sol dix tonnes de biomasse par hectare, pour couvrir les besoins du maïs en azote (Mbuya, K. 1991).

4.6. LE MANIOC

Cette plante d'origine américaine, qui est devenue comme originaire de la RD. Congo, est bien adaptée dans

l'hinterland, où elle occupe la première place parmi les cultures vivrières.

Cependant, son rendement en tubercules n'atteint pas l'optimum sur ces savanes pauvres ; la production des feuilles par contre est quand même satisfaisante, avec des variétés locales fournissant des feuilles d'une qualité peu appréciée des ménagères (Kakwanga, cidya nsenji).

Toutefois, la culture du manioc est très recommandable dans l'hinterland, où ses tubercules constituent la base de l'alimentation des populations qui l'habitent. Le manioc est consommé sous toutes les formes possibles ; il devient en période de disette en maïs, l'unique denrée pour l'obtention de la pâte (bidya) qui rassasie. Sans tubercules de manioc dans l'hinterland, pas de « pain » quotidien ! Ses feuilles, consommées en épinards, entrent presque chaque jour dans la composition des mets de la population.

C'est pourquoi, nous recommandons aux paysans de l'hinterland les techniques telles que le labour avec enfouissement des cendres et des matières organiques, une année avant sa plantation. Donc une culture pionnière le précède (une légumineuse de préférence), avec les fertilisants organiques. Le manioc a besoin d'un sol meuble (ou ameubli), plus ou moins riche en matières humiques, des pluies en suffisance et des sarclages répétés au cours de ses premiers six mois de croissance. Le paysan qui ignore ou néglige les méthodes de fertilisation organique que lui propose la vulgarisation se contente toujours de ses résultats médiocres. Il est toujours pressé de planter après les travaux sommaires de préparations du terrain.

Or, si le paysan se donne à son travail comme il est recommandé, il peut gagner beaucoup d'argent et bien nourrir sa famille. Le manioc est certainement la première et la principale plante économique dans l'hinterland.

5. MÉTHODES D'ÉVEIL

Nous venons d'identifier les éléments pathogènes qui freinent ou qui étouffent l'atteinte des rendements culturaux optimaux des plantes, dans l'hinterland de Kananga. Nous tentons de proposer ici un certain nombre de stratégies devant permettre à cette population de contourner certaines difficultés rencontrées dans leur travail de cultivateurs.

5.1. La conscientisation

Le développement exige que l'on adopte de nouvelles attitudes et de nouvelles manières de penser et d'agir. On doit se défaire de certaines croyances, pratiques, traditions; c'est-à-dire des mentalités qui sont contraires aux progrès. L'homme est le moteur du développement, par conséquent tout développement ne peut se faire sans conscience. C'est pourquoi la conscientisation a pour but d'éveiller dans la masse une conscience critique et militante, en lui apprenant à percevoir les contradictions sociales, politiques et socio-économiques; à réagir contre les éléments d'oppression contenus dans la réalité (Grandy, R, 1977).

5.2. L'animation

L'animation vient du verbe animer, qui veut dire transmettre l'âme et l'esprit. Dans ce cas précis, nous voulons qu'il y ait un changement, dans la personne du récepteur, dans le sens que l'émetteur souhaite. Notre souci est que la communauté paysanne se passionne, s'intéresse, devienne vivante, chaude, face aux innovations de développement.

Cette approche consiste à travailler avec les gens dans leur langue pour qu'ils améliorent leur environnement par un processus particulier, où ils discutent, planifient, organisent ou agissent librement par eux-mêmes.

5.3. La vulgarisation

La vulgarisation agricole est un moyen d'instruction de l'agriculteur, elle se base sur la démonstration effective d'une méthode et sur les preuves tangibles de ses résultats. Paul Chantran (1972) la définit comme une diffusion de connaissances techniques, économiques et sociales nécessaires aux agriculteurs, réalisée avec leur participation.

Les méthodes ou techniques d'éveil décrites ci-dessus peuvent amener la population de l'hinterland à opter pour les techniques jugées susceptibles d'accroître les rendements de leurs cultures à l'unité de surface. Comme ces méthodes ont fait preuve d'efficacité sous d'autres cieux, nous croyons qu'elles répondront aux besoins de ce milieu.

6. Conclusion générale

Tout au long de cette étude qui a porté sur le rendement des cultures en savane pauvre face au développement, cas de l'hinterland de la ville de Kananga, nous nous sommes efforcé de mettre en exergue la place qu'occupe l'agriculture dans le développement d'un pays, d'autant plus que toute bonne stratégie ne peut que partir d'elle.

Le développement d'une communauté est une résultante d'une série de changements qualitatifs et quantitatifs, qui se produit au sein d'une population donnée, et dont les effets convergents donnent lieu, avec le temps, à une évolution du niveau de vie et à des changements favorables.

La population de l'hinterland de la ville de Kananga veut des actes, elle est pleine de bonne volonté pour son développement, elle compte beaucoup de jeunes gens qui peuvent travailler. Voilà pourquoi, au regard de toutes les difficultés qui s'amoncellent sur le chemin de son développement, nous avons estimé que les méthodes d'éveil

suivies de techniques culturelles améliorées, répondraient tant soi peu à leur cri de détresse.

Cependant, cette promotion ne sera possible que si tout le groupe comprend et se sent concerné par cette expérience nouvelle et y participe activement.

Références

- YOUNG, A. (1979) : « La pauvreté, obstacle fondamental au progrès des droits de l'homme » *Zaire-Afrique*, n°133.
- CHANTRAN, P. (1972) : *La vulgarisation agricole*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- GRANDY, R (1977): *Pour un dialogue de circonstance*, Paris, Denoël.
- KABILA L.D., (2000) : *De l'Edification du Pouvoir populaire en R.D.Congo*, Kinshasa, D.O.P.I.
- MBUYA, K. (2005): *Rapport filtré des différentes ONGD de l'hinterland de la ville de Kananga*, Kananga.
- MBUYI, M. (1984) : « La crise de la production vivrière au Zaïre », *Analyses sociales*, Vol 1 n°6.
- PRODALU (1987) : *Aide-mémoire du vulgarisateur*, Kananga.
- VANHAMME et al. (1955) : *Aperçu sur l'économie agricole de la province du Kasai. Publication de la Direction de l'Agriculture, des Forêts et de l'Elevage*, Bruxelles.

RÉSUMÉ

Cet article aborde la question du rendement des cultures en savane pauvre. Il s'intéresse à l'hinterland de la ville de Kananga dont l'auteur repense les activités agricoles à la lumière de la problématique du développement socio-économique.

Après une description rigoureuse de la situation, l'auteur élabore une méthode d'éveil et propose des techniques culturelles améliorées pour apporter un changement qualitatif et quantitatif en milieu rural.

KADYOSHA

Kipacila ka mufundi kadi bwa kusulakaja cilumbu cidi panshi cya ciyola ne bupela budi bubwela mu misoko ya bidima. Mumanyi wetu ewu udi ubapesha ngenyi kabukabu bwa kulongolola ngenzedi yabu wa midimu ya bukunyi bwa cyombe, manvwa, losa, tumbele ne bidibwa bya mishindu ne mishindu.

CONSEQUENCES DE LA PSEUDOPESTE AVIAIRE SUR L'ELEVAGE DES POULES DE RACE LOCALE ET SES INCIDENCES SOCIO-ECONOMIQUES DANS LES MENAGES DE PETITS AVICULTEURS DE KANANGA

Tshikunga Tshibawu

1. Introduction

Face à la faiblesse du revenu, la plupart des ménages de Kananga recourent à l'élevage des poules de race locale pour résoudre différents problèmes socio-économiques de leurs foyers.

Cependant, cet élevage ne manque pas de connaître beaucoup de difficultés parmi lesquelles le vol et les maladies parasitaires et infectieuses. De ce dernier groupe de maladies, il se dégage que la pseudopeste aviaire ou maladie de Newcastle, qui occupe la tête d'affiche, semble constituer un goulot d'étranglement à l'épanouissement de l'aviculture familiale de race locale.

Dans notre étude nous avons cherché à mettre en exergue les conséquences de la pseudopeste aviaire et par ricochet, ses incidences (sur la situation) socio-économiques dans les ménages qui pratiquent l'aviculture en zone de squatting de Kananga. Et nous voulons proposer quelques pistes de solutions pour permettre aux éleveurs de contourner cette grande difficulté qui risque de les décourager.

Nous avons choisi de mener nos investigations dans la zone de squatting parce que ce milieu est majoritairement habité par les gagne-petit qui ont choisi de pratiquer l'élevage des poules de race locale comme une sorte d'épargne.

En tant que technicien en élevage (médecin vétérinaire), nous nous sommes particulièrement intéressé à fournir l'information à l'éleveur pour l'aider à faire face aux difficultés d'exploitation avicole, afin d'augmenter sa capacité de production pour l'épanouissement de son foyer.

2. Présentation de notre étude

Nous avons mené nos investigations sur une période allant de 2002 à 2005, période pendant laquelle les gens se sont intéressés particulièrement à l'élevage des poules à la suite de la distribution des poules de race améliorée opérée par la FAO/APSA, par l'intermédiaire du Centre bamamu tabulukayi (C.B.M.T.)

Comme champ d'investigation nous avons choisi la zone de squatting de Kananga constituée par différentes petites agglomérations parsemées à travers différentes communes de la ville de Kananga. Les petites agglomérations sont caractérisées par les constructions anarchiques dans les parcelles sur terrains non cadastrés, sans adduction d'eau ni électricité, avec forte promiscuité des cases et des parcelles. On les appelle aussi quartiers ou localités champignons. Elles sont en majorité habitées par les gagne-petit.

Au cours de notre recherche sur terrain nous avons contacté, à travers différentes agglomérations qui constituent la zone de squatting de Kananga, 150 ménages des éleveurs de poules de race locale, que nous avons interviewés soit par l'intermédiaire de l'homme, soit par l'intermédiaire de la

femme. Ces 150 ménages, représentés par 66 hommes soit 44% et 84 femmes soit 56%, ont constitué l'échantillon de notre étude. Ils sont choisis de manière aléatoire dans les localités de Kamayi (commune de Kananga), Kamakula (commune de Nganza), Kamilabi (commune de Ndesha), et Tukombe (commune de Katoka). Ils appartiennent à différentes catégories socioprofessionnelles (tableau n° 1).

Tableau n°1 : Echantillon de notre étude

Profession	Fonction Publique	Agriculteurs	Enseignants(es)	Autres	Total	%
SEXE						
Masculin	26	18	19	3	66	44
Féminin	30	27	23	4	84	56
Total	56	45	42	7	150	100
%	37,3	30	28	4,7	100	

Source : Nos enquêtes sur terrain 2004.

Pour les fonctions, nous avons considéré l'activité principale du ménage exercée par l'homme ou par la femme. Ainsi indifféremment la personne rencontrée (homme ou femme) pouvait nous fournir les informations de leur ménage.

La proportion élevée des femmes dans notre échantillon s'explique par le fait qu'il nous a été facile de les rencontrer à la maison et par le fait que les activités secondaires (ou connexes) des ménages sont généralement exercées par la femme.

Dans la catégorie « autres » nous avons regroupé les artisans, les petits commerçants, etc.

3. Situation de la pseudopeste sur terrain et ses conséquences sur l'élevage des poules de race locale

3.1. Situation de la pseudopeste aviaire sur terrain

Au cours de nos investigations sur terrain nous avons cherché à connaître la situation de la pseudopeste aviaire dans notre milieu d'étude en posant la question : « Quelle est la maladie la plus fréquente et la plus remarquable rencontrée dans votre élevage de poule chaque année ? » A cette question nous avons eu les réponses que nous consignons dans le tableau n°2 ci-dessous.

Tableau n° 2 : Maladie la plus fréquente et la plus remarquable en aviculture de race locale.

SEXE	Masculin	Féminin	Total	%
AVIS				
Pseudo peste aviaire	64	79	143	95,3
Typhose aviaire	2	4	6	4
Variole aviaire	0	1	1	0,7
Total	66	84	150	100

Source : nos enquêtes sur terrain 2004.

De ce tableau il ressort que 95,3%, soit 143 personnes de nos enquêtes, ont déclaré que la maladie la plus fréquente et la plus remarquable n'est autre que la pseudo peste aviaire ou maladie de Newcastle avec son action foudroyante qui frappe de mort presque tout le cheptel de notre petit aviculteur ; 4% des éleveurs ont parlé de la typhose aviaire avec sa diarrhée blanche caractéristique, 0,7%, soit une personne, a parlé de la variole aviaire qui se caractérise par ses boutons et croûtes à la tête et aux pattes.

A partir des réponses de nos enquêtés nous sommes en droit de dire sans être contredit que la pseudopeste aviaire reste la principale maladie fréquente et remarquable en aviculture en zone de squatting à Kananga, en particulier, et au Kasai, en général. Cette réponse rencontre le constat de Dubois L. et Conzemius V. (1956) fait il y a 50 ans : « la pseudopeste aviaire est une maladie de volailles qui règne à l'état azootique dans tout le Congo et fait encore annuellement de grands ravages surtout parmi les volailles indigènes. Elle est répandue dans le Bas-Congo, le Kasai et au Katanga ». Cette volaille indigène est celle que nous appelons « poule de race locale ».

A la question de savoir « à quelle période cette maladie apparaît-elle ? », plus de 90% de ceux qui ont reconnu cette maladie comme étant la plus fréquente ont déclaré qu'elle se manifestait à l'état d'épizootie pendant la période allant du début de la saison sèche jusqu'au début de la prochaine saison des pluies (15 août ou début septembre) avec un pic de mortalité en juin et juillet de chaque année.

La contagion se fait généralement par contact direct entre poule malade et poule saine à partir des sécrétions nasales, des excréments, de la salive ou du sang du sujet malade ; Dans la zone de squatting de Kananga ce contact (contagion) favorise la propagation de la maladie par le mode d'élevage qui est pratiqué en liberté totale (divagation) où la poule sort

tôt le matin à la recherche de sa nourriture sous le froid, la promiscuité des maisons dans les parcelles non délimitées, sans clôture où les poules entrent facilement en contact les unes avec les autres.

3. 2. Conséquences de la pseudopeste aviaire sur l'élevage des poules de race locale

J.SENN nous dit que « les conséquences de la pathologie dans l'économie de l'élevage des volailles ne sont pas à négliger. La maladie intervient sur la rentabilité d'une exploitation avicole soit directement, soit indirectement :

- directement, par les pertes dues à la mortalité consécutive à une épizootie
- indirectement, de deux façons : par la diminution de la production des œufs ou de la chair et par l'hypothèque que font peser certaines maladies sur l'état sanitaire ultérieur de l'élevage ».

Effectivement, des observations faites dans les élevages prouvent que les conséquences de la pseudopeste aviaire sont graves :

- Dans plus de 80% de ménages le taux de mortalité est de 90% chez les poules;
- Dans les rares ménages où certains oiseaux survivent, la maladie laisse quelques séquelles chez la poule, celle-ci peut continuer à répandre le virus dans le milieu pendant trois à quatre;
- Les poules apparemment guéries restent porteuses et peuvent être l'origine de la réapparition de la maladie dans le poulailler;
- Il y a arrêt brusque de la ponte. Celle-ci peut reprendre après 6 à 8 semaines, mais sans atteindre son niveau normal. Les œufs infectés éclosent rarement, d'où la baisse remarquable de production chez une poule malade;

- La viande d'une poule malade abattue ou morte est fade. D'où il faut incinérer le cadavre ou l'enfouir au lieu de le manger.

Cette maladie a donc des effets dévastateurs dans les poulaillers des éleveurs de race locale. D'où son appellation de « BOMBE » par le Kasaïen.

4. Incidences de la pseudopeste aviaire sur la situation socio-économique de petits aviculteurs de Kananga

Ayant vu les conséquences de la pseudopeste aviaire sur l'élevage des poules de race locale, nous nous sommes posé la question des répercussions sur la situation socio-économique de l'éleveur qui a pensé trouver son salut dans l'exploitation avicole.

Au cours de nos interviews avec les petits aviculteurs de race locale nous avons recueilli plusieurs avis sur les incidences de la maladie de Newcastle sur la situation socio-économique des ménages.

4.1. Sur le plan social

Sur ce plan les éleveurs nous ont d'abord montré dans leurs propos les avantages tirés de l'élevage de poules en temps normal, ensuite les effets de la pseudopeste aviaire pendant et après cette épizootie

a. L'alimentation

Nos enquêtés ont expliqué qu'à partir de leur élevage, ils peuvent manger des œufs sans dépenser un sous alors que si on doit en acheter cinq, on ne dépense pas moins d'un dollar américain, ce qui est supérieur au salaire journalier d'un fonctionnaire qui touche en moyenne 15 dollars américains par mois.

A partir de l'élevage on a la possibilité de manger la viande de poule qui est bien appréciée au Kasaïen. En

vendant la poule, on peut acheter d'autres denrées alimentaires comme le maïs, le manioc, les poissons, etc. Mais lorsque la pseudopeste aviaire s'abat sur le poulailler, c'est la catastrophe en famille.

b. La scolarisation des enfants

La vente des poules permet aux parents de payer les frais de scolarité, les objets classiques et l'uniforme scolaire de leurs enfants. Mais avec la perte causée par la pseudopeste surtout au mois d'août ou de septembre, les parents se trouvent démunis. Il en découle la non scolarisation avec ses corollaires qui sont le phénomène « enfants de la rue », la criminalité, les enfants travailleurs, etc.

c. La santé

Etant donné que la pseudopeste aviaire est une anthropozoonose virale, la manipulation ou la consommation d'une poule malade morte ou abattue peut provoquer la conjonctivite ou les oreillons chez l'homme et même la méningite chez l'enfant.

Les pertes de volailles font manquer les œufs et d'autres aliments, ce qui prédispose l'organisme aux maladies carencielles et infectieuses.

Certains de nos enquêtés ont déclaré qu'ils ont pu se faire soigner à partir de l'argent obtenu par la vente de leurs poules.

d. Les cérémonies traditionnelles

Dans la culture kasaïenne, la plupart des rites traditionnels sont arrangés au moyen d'une poule, d'un poussin, voire d'un œuf. Ceci montre l'importance d'une poule dans les coutumes de la communauté majoritaire à Kananga. La mortalité due à la pseudopeste aviaire entraîne

des répercussions graves dans les ménages encore liés à la tradition ancestrale.

A l'occasion de la levée d'un deuil, célébration d'un mariage coutumier, de la réception d'un hôte de marque (beau-père, belle-mère, gendre) il faut immoler une poule pour la solennité de l'événement et le prestige de celui qui accueille. Quel peut être le degré du désastre pour l'éleveur qui a perdu tout son cheptel aviaire sur lequel il comptait pour faire face à l'un de ces événements ?

4.2. Sur le plan économique

a. L'épargne

A Kananga, pour épargner son argent, le gagne-petit (agriculteur, artisan, salarié du secteur public ou privé, petit commerçant) juge bon de l'investir dans l'aviculture parce qu'il trouve que la poule de race locale est : d'élevage facile grâce à sa rusticité, elle n'a pas d'exigences alimentaires, elle s'adapte aux conditions difficiles; elle est facilement achetée sur le marché kasaïen car utilisée à plusieurs occasions.

Mais avec la pseudopeste aviaire, par son action foudroyante, le petit aviculteur perd tout son argent investi dans cette activité.

b. Le revenu du ménage

Ici nous adoptons la définition selon laquelle un « revenu est ce que rapporte un fonds, un capital ». Au regard de cette définition notre aviculteur kanangais devrait s'attendre à en tirer un revenu.

Nous pouvons évaluer son revenu en prenant à titre d'exemple un cheptel de l'un de nos enquêtés constitué de 14 poules et de 2 coqs. En ne considérant que ces sujets et les œufs qui peuvent provenir des poules, sachant qu'une poule coûte en moyenne l'équivalent de 4 dollars américains, le coq

5,5 dollars américains et l'œuf 0,2 dollars américains avec en moyenne 60 œufs par poule par an, notre éleveur devrait gagner :

$$\begin{array}{rcl} 14 \times 4 \text{ US} & = & 56 \text{ USD} \\ 2 \times 5,5 \text{ US} & = & 11 \text{ USD} \\ 14 \times 60 \times 0,2 \text{ US} & = & 168 \text{ USD} \end{array}$$

$$\textbf{Total} \quad = \textbf{235 USD}$$

A cause de la pseudopeste aviaire cet aviculteur perd 234 dollars américains qui sont équivalents à plus de 15 mois de salaire d'un agent moyen de la fonction publique.

5. Moyens de lutte contre la pseudopeste aviaire

Sur les 150 personnes que nous avons pu interviewer dans la zone de squatting de Kananga, 103 personnes, soit 68,7%, ne connaissaient pas le traitement moderne de la pseudopeste aviaire, 47 personnes, soit 31,3% de nos enquêtés qui connaissent le traitement préventif moderne de cette maladie ont déclaré ne pas avoir la facilité d'accéder au produit à cause de sa rareté et de son prix relativement élevé par rapport aux possibilités de l'éleveur. La rareté de ce produit est due à la quasi-inexistence de la chaîne de froid sur la ville pour la conservation du vaccin. Cette difficulté est liée à l'absence d'électricité permanente, à la portée de tout le monde à Kananga.

Devant cette carence de traitement moderne, les petits aviculteurs font recours à la narcothérapie, en utilisant un certain nombre de plantes dont nous n'avons retenu que celles qui nous ont été indiquées plusieurs fois, à titre curatif ou à titre préventif.

Nous consignons ces quelques plantes dans le tableau n°3 suivant tout en informant le lecteur que nous n'en avons pas encore vérifié l'efficacité personnellement.

Tableau n°3 : Quelques plantes utilisées comme moyens traditionnels de lutte contre la P.P.A. à

Kananga

N°	Nom de la plante	Partie de la plante utilisée	Mode d'emploi
1	Cassia occidentalis(8) (café senna *) (Lukunde bajani **)	Racine	Macération dans l'eau ou en décoction que l'on met à la disposition des oiseaux dans un abreuvoir
2	Carica papaya(6) (papayer) (cinkonde = cipapayi **)	Racine	Décoction : 2 à 3 gouttes dans le bec et au cloaque, matin et soir pendant 5 à 7 jours à titre préventif ou curatif.
3	Cannabis sativa(6) (chanvre *) (diamba **)	Feuilles sèches	Décoction dans l'eau : 3 à 4 gouttes dans le bec et au cloaque, matin et soir. A titre préventif pendant la période à haut risque et à titre curatif (réputé efficace)
4	Capsicum frutescens (piment *) (Ndungu wa sanki , **)	Fruits	Macération en trituration dans l'eau et 2 à 3 gouttes dans le bec et au cloaque. A titre curatif (déclaré efficace)

No	Nom de la plante	Partie de la plante utilisée	Mode d'emploi
5	Allium sativum(6) (ail ') (Ditungulu dia ai '')	Bulbe	Macération dans l'eau, et quelques gouttes dans le bec, matin et soir à titre curatif
6	Ocimum basilicum(6) (Basilic*) (cidibu lwenyi **)	Feuilles fraîches	Triturer en macérer dans une petite quantité d'eau. Donner dans le bec et cloaque quelques gouttes matin et soir

* Nom en français

** Nom en ciluba

Ce tableau énumère les quelques plantes parmi toute une panoplie qui nous a été citée sur terrain. Nous n'en avons pas encore vérifié l'efficacité. Il y en a dont les déclarants ont insisté sur l'efficacité (le chanvre et le piment). Ces plantes sont utilisées par le petit aviculteur familial à titre préventif chez les sujets sains pendant la période à haut risque de contagion et à titre curatif chez les sujets malades.

Malgré ces traitements, il n'y a qu'une minorité autour de 10% qui ont prétendu que ceux-ci sont efficaces. De toutes les façons nous demandons à l'éleveur de recourir au traitement préventif moderne parce que jusqu'ici tous les auteurs que nous avons soutiennent unanimement que le traitement curatif de cette maladie est sans effet et aléatoire.

Dès que la maladie de Newcastle a été reconnue et que les mortalités sont massives, il vaut mieux procéder à l'abattage immédiat de tout le poulailler, brûler ou enterrer les cadavres. Procéder à la désinfection minutieuse des poulaillers, ne plus occuper ces poulaillers pendant au moins un mois.

l'abattage immédiat de tout le poulailler, brûler ou enterrer les cadavres. Procéder à la désinfection minutieuse des poulaillers, ne plus occuper ces poulaillers pendant au moins un mois.

Outre la prophylaxie hygiénique dans le poulailler, la quarantaine qui consiste à mettre à l'écart le nouveau sujet acquis avant de le mélanger au cheptel ancien, l'alimentation supplémentaire et l'abreuvement des poules surtout pendant la période à haut risque (de juin à août), la vaccination reste jusqu'ici l'arme la plus efficace pour aller à l'encontre de cette maladie.

Pour sauver leurs cheptels qui sont constitués de 5 à 20 sujets en moyenne par ménage, les petits aviculteurs doivent se regrouper en associations de petits éleveurs de poules de race locale. Cela leur permettra de faire face au prix du vaccin relativement élevé (15USD pour 1000 doses) car un seul individu qui achèterait seul les mille doses qui sont utilisées extemporanément, se verrait obligé de jeter le reste, ce qui lui aura coûté cher pour ses vingt poules, alors que, réunis en groupe, ils peuvent mettre ensemble 800 à 1000 poules à vacciner. Cela leur permettra de minimiser le prix du vaccin par dose : 15 USD/1000 soit 0,015 USD par poule au lieu de 15 USD/20 soit 0,75 USD par poule.

En tant que technicien en production et santé animale, nous demandons à l'éleveur aux moyens limités, de faire vacciner ses poules au moins une fois par an avant le début de la période à haut risque c'est-à-dire avant le mois de mai à Kananga. Et au cas où il a des possibilités, de suivre le calendrier prophylactique vaccinal suivant.

Calendrier vaccinal contre la P.P.A :

5^{ème} semaine : Vaccination à la souche HB1 en oculonasale ou dans l'eau de boisson; 11^{ème} semaine : rappel avec la souche HB1 en oculonasale ou dans l'eau de boisson; 5 à 6

mois, à l'entrée en ponte : rappel à la souche ; La Sota en eau de boisson

Il existe aussi d'autres vaccins qui peuvent être utilisés en injection intramusculaire, en scarification ou dans la membrane alaire.

6. Conclusion générale

Au cours de nos investigations sur terrain, nous avons mené nos enquêtes à Kananga, plus précisément dans la zone de squatting qui est constituée par un ensemble de petites agglomérations dont les caractéristiques communes sont : des constructions anarchiques, en parcelles non cadastrées, sans adduction d'eau, ni courant électrique. Ces agglomérations trouvées dans différentes communes de la ville de Kananga sont habitées par les gagne-petit : fonctionnaires, enseignants, agriculteurs, artisans, petits commerçants, etc. qui pratiquent, en plus de leur activité principale, l'élevage d'épargne.

A l'issue de notre étude nous avons mis en exergue les conséquences de la pseudopeste aviaire (PPA) ou maladie de Newcastle qui se résume par un sérieux ravage qui détruit presque les poulaillers entiers et par la diminution de la production. Ces conséquences ont eu des répercussions ou incidences sur la situation socio-économique de l'éleveur qui pensait trouver son salut dans cet élevage.

Nous avons, enfin, proposé quelques pistes de solution aux petits aviculteurs pour les encourager à continuer cette activité et les aider à renforcer leurs capacités de production.

Sans prétention d'avoir épuisé ce sujet si vaste, nous pensons plutôt avoir, par cette modeste contribution, ouvert un vaste champ de recherche.

Références

- MINISTERE DE LA COOPERATION FRANCAISE,
(1993) : *Momento de l'Agronome, Technique rurale en Afrique*, 4^e édition, Paris.
- BRION, A. et FONTAINE, M. (1984) : *Vade-mecum du vétérinaire*, 14^e édition, Paris, Vigot.
- DUBOIS, L. et CONZEMIUS, V. (1956) : *L'aviculture de rapport et la basse-cours familiale dans la région de Léopoldville*, Léopoldville, Services de l'Agriculture du ministère des colonies et du gouvernement général du Congo Belge,
- GILLAIN, J. (s.d.) : *Les Elevages au Congo belge*, Bruxelles, Londot frère.
- HIRT, H.M., KOND, K. M. et BINDAMA, A. (2001) : *La Médecine naturelle, Recettes pratiques au Congo Kinshasa*, Kinshasa, Saint Paul.
- NAGALO, M. (1986) : *Contribution à l'étude du parasitisme chez la pintade commune au Burkina Faso*, Paris, Coopération culturelle et Technique.
- OKEZIA, L.A. et AGYAKWA, C.W. (1987): *A Handbook of West African Weeds*, Ibadan, International Institute
- PAGOT J. (1985) : *L'Elevage en Pays Tropicaux*, Paris, Edition G.-P. Maisonneuve et Larose.
- ZANDJIKE, A. (1988) : *Note Historique sur les origines de Luluabourg (Malandji)*, Kananga, Edition de l'Archidiocèse.
- MALU-MALU, K. ; MUAMBA, M. ; TOLENGA, K.D
(2000) « Impact de la pseudopeste aviaire sur la Santé Publique dans la ville de Kananga, R.D.Congo », *Cahier Vét. Congo III* : 1/2, pp 41-42.

Résumé

Cet article se penche sur les conséquences sociales, culturelles et économiques de la pseudopeste aviaire qui frappe les poules de la race locale. Cette maladie est étudiée dans les zones de squatting qui pullulent à Kananga. L'article propose quelques pistes de solution aux petits aviculteurs pour les encourager à continuer leurs activités et les aider à renforcer leurs capacités de production.

Kadyosha

Cyena bwalu kaci: kabutu kadi kabwelela bamunyi ba nzolo mu Cimang'a Mulamba kadi kafumina ku disama dinene dya cyambu. Manga akudilwisha ne kudicimuna adiku. Bidi bikengela ne bamunyi badiswika cintu cimwe bwa kusangisha mfwalanga ne kusumba manga a bisalu bya nzolo. Mufundi udi uleja njila wakulonda bitulu bitulu.

LE RATIONNEMENT DES PORCS DANS LES ÉLEVAGES FAMILIAUX DE KANANGA

Boniface Muamba M.

1. Introduction

Par sa grande prolificité d'environ 8 porcelets par nichée au bout de maximum 4 mois de gestation et sa vitesse de croissance pouvant atteindre 100kg en 6 ou 7 mois d'exploitation, l'élevage porcin exerce à l'heure actuelle une attraction sur la population de Kananga. Elle trouve dans cette spéculation animale une des solutions à ses difficultés financières et nutritionnelles.

Cependant, malgré cet engouement populaire, cet élevage n'est guère florissant dans le milieu à cause entre autres des parasitoses, des mortalités élevées et de la lenteur du développement des animaux. D'où le découragement des éleveurs et leur désintéressement de plus en plus observé.

C'est dans la recherche des facteurs à la base du mauvais rendement que nous nous sommes proposé de vérifier le rationnement des porcs dans ce milieu.

En effet, l'inadaptation quantitative et qualitative de la ration est reconnue comme un des principaux facteurs prédisposant aux mortalités élevées à la suite d'une résistance aux maladies fortement diminuée, à la faible fécondité et au manque de précocité, donc à la non rentabilité de cette exploitation animale.

2. Animaux, matériel et méthodes

Notre étude couvrant une période de 7 mois allant de février à août 2004 a suivi l'alimentation de 440 porcs de race large white métissée appartenant à 100 élevages familiaux dans les 5 communes de Kananga.

Ces élevages, 20 par commune ont été choisis sur base de la régularité de distribution des aliments, du sens de collaboration des éleveurs et de leur intérêt à notre étude espérant y retirer une source d'information à l'amélioration de leur mode d'élevage.

Les porcs suivis ont été repartis en catégories ci-dessous : 20 verrats, 100 truies, 320 porcelets dont 180 mâles et 140 femelles.

Le matériel nécessité par l'étude comprenait les instruments des pesages, dont une balance type Salter, une pèse personne et une bascule pour l'appréciation des poids des animaux et des aliments distribués. Dans d'autres cas, les poids d'animaux ont été approximés, la marge d'erreur pouvant être minimisée par le calcul des intervalles de confiance des moyennes par la méthode de l'erreur standard.

Recourant à l'interview et aux fiches d'enquête, nous avons pu récolter les données sur la nature d'aliments, leurs quantités, leurs fréquences et le nombre des porcs nourris par élevage. De là, nous avons déduit la ration.

Les besoins alimentaires des animaux étant en fonction de leur âge et poids, les moyennes de ces variables avec leurs intervalles de confiance au coefficient de sécurité de 95% se sont présentées comme suit en fonction des catégories d'animaux :

	Ages	Poids
Verrats	2.5 ± 0.4 ans	101.8 ± 10.8 kg
Truies	2.7 ± 0.8 ans	141.6 ± 18.6 kg
Porcelets	2.3 ± 1.1 mois	19.3 ± 6.6 kg

La valeur de ration et les besoins alimentaires des porcs ont été déterminés à partir des tables des compositions des aliments et des normes physiologiques reprises dans la documentation disponible, cf. Gadoud, R. (1992), Gillain, J. (1953).

La comparaison de ces besoins physiologiques à ceux couverts par les rations permet de juger de la valeur alimentaire de ces dernières, cf. Gadoud, R. (1992), Gillain, J. (1953) et Mbulu, M. (1996).

3. Résultats

Nous présentons dans les tableaux ci-dessous les moyennes individuelles de nos observations relatives à la ration des porcs dans les élevages familiaux de la ville de Kananga.

Précisons:

M.S : Matières sèches

U.F : Unités Fourragères

M.A.D : Matière azotée digestible

Ca : Calcium

P : phosphore

n = 3 groupes d'aliments

Tableau I a : Valeur alimentaire des rations des porcs en fonction des quantités et fréquences d'aliments distribués.

N°	Aliments	Fréquence (%)	Quantité (kg)	M.S Kg	Energie (U.F)	M.A.D (g)
01	ENERGÉTIQUES					
01.1	Déchets de manioc	80	0.89	0.79	0.89	15.75
01.2	Déchets de maïs	60	0.33	0.29	0.38	24.87
01.3	Tubercule de manioc	20	0.50	0.16	0.18	4.40
01.4	Noix palmistes	20	0.50	0.46	1.14	35.60
01.5	Sous total	-	2.22	1.70	2.59	80.62
02	Constructeurs					
02.1	Déchets de poissons	100	0.60	0.29	0.39	229.67
02.2	Déchets de chenilles	20	0.09	0.08	-	41.90
02.3	Farine de sang	20	0.001	0.001	0.001	0.65
02.4	Farine de soja	20	0.06	0.05	0.07	18.19
02.5	Drêches de brasserie	20	1.19	1.08	0.77	198.97
02.6	Tourteau d'arachide	20	0.06	0.06	0.07	25.75
02.7	Sous Total	-	2.001	1.561	1.301	515.13
03	Protecteurs					
03.1	Fourrage vert	100	2.06	1.21	0.33	71.48
03.2	Sel de cuisine	60	0.02	-	-	-
03.3	Epluchures d'ananas	20	0.33	0.11	0.29	9.77
03.4	Epluchures de bananes	20	0.33	0.29	0.25	17.97
03.5	Poudre d'os	20	0.002	0.002	-	-
03.6	Sous total	-	2,742	1,612	0.87	99.22
	TOTAL GENERAL	-	6,963	4,873	4,761	694,97
	Moyenne générale n=3	-	2,321	1,624	1,587	231,66
	Ecart type (±)	-	0,311	0,057	0,731	200,59
	Intervalle de confiance de la moyenne (p=0.05)	-	0,141	0,026	0,332	91,05

Tableau Ib : Valeur alimentaire des rations des porcs en fonction des quantités et fréquences d'aliments distribués.

N°	Aliments	Cellulose (g)	Ca (g)	P (g)
01	ENERGÉTIQUES			
01.1	Déchets de manioc	28.40	0.17	0.13
01.2	Déchets de maïs	6.27	0.06	0.89
01.3	Tubercule de manioc	7.00	0.03	0.02
01.4	Noix palmistes	65.50	0.07	0.18
01.5	Sous total	107.17	0.33	1.22
02	Constructeurs			
02.1	Déchets de poissons	0.00	11.97	7.18
02.2	Déchets de chenilles	5.31	0.18	0.61
02.3	Farine de sang	0.00	0.01	0.05
02.4	Farine de soja	3.00	0.15	0.35
02.5	Drêches de brasserie	196.35	3.45	5.71
02.6	Tourteau d'arachide	3.65	0.11	0.35
02.7	Sous Total	208.31	15.87	14.25
03	Protecteurs			
03.1	Fourrage vert	165.25	3.40	0.88
03.2	Sel de cuisine	-	-	-
03.3	Epluchures d'ananas	72.27	0.43	0.33
03.4	Epluchures de bananes	21.78	-	0.33
03.5	Poudre d'os	-	0.67	0.32
03.6	Sous total	259.30	4.50	1.56
	TOTAL GENERAL	574.78	20.70	17.03
	Moyenne générale n=3	191.59	6.90	5.68
	Ecart type ($\pm$)	63.22	6.57	6.06
	Intervalle de confiance de la moyenne (p=0.05)	28.70	2.98	2.75

Tableau 2a : Besoins alimentaires en fonction des catégories des porcs élevés par rapport aux moyennes des besoins par les rations distribuées.

Constituants alimentaires	Besoins couverts
-Matières sèches	1,62
-Energie(U.F)	1,59
-R.P.F.	145,70
-Cellulose (%)	8,25
-C.E.	1,02
-Calcium (g)	6,90
- Phosphate (g)	5.68
-Ca / P	1.22

R.P.F (Rapport Protidique Fourrager)

$$\text{Cellulose (\%)} = \frac{\text{Cellulose (g)}}{\text{Aliment (g)}} \times 100$$

$$\text{C.E (Coefficient d'encombrement)} = \frac{\text{M.S (g)}}{\text{U.F}}$$

Ca / P : rapport calcium / phosphate

Tableau 2b : Besoins alimentaires en fonction des catégories des porcs élevés par rapport aux moyennes des besoins par les rations distribuées.

Constituants alimentaires

Besoins

	Verrat	Truie gestante (123-160kg)	Truie allaitante (123-160kg)	Porcelet (13-26kg)
-Matières	2,3-3,1	1,5-2,1	2,8-4,1	1,1-1,6
-Energie(U.F)	2,5-3,1	1,6-2,1	3,1-4,1	1,2-1,3
-R.P.F.	250-310	160-210	372-434	120-234
-Cellulose (%)	≤ 6	≤ 6	≤ 6	<6
-C.E.	0,9-1,0	0,9-1,0	0,9-1,0	1,0-1,2
-Calcium (g)	11,6-14,4	11,6-18,2	24,5-31,9	3,8-7,6
- Phosphate (g)	7.3-10.7	7.3-10.7	15.3-18.8	2.7-5.4
- Ca / P	1.60	1.60-1.70	1.60-1.70	1.40

4. Discussion

1) Sur les aliments destinés aux porcs dans le milieu

Les provendes des porcs dans le milieu sont basées sur les ingrédients locaux dont la fréquence d'utilisation est fonction de leur abondance et de la facilité de leur acquisition. Ceci justifie que les déchets des poissons, les fourrages verts, les déchets de manioc et dans une certaine mesure les déchets de maïs et le sel de cuisine soient communément plus utilisés par rapport notamment à la farine de soja, le tourteau d'arachide, les drèches de brasserie, les

noix palmistes et les déchets des chenilles, très rares sur le marché et même plus coûteux.

Le faible niveau de connaissance de l'éleveur en matière de bromatologie et même son ignorance de la technologie de fabrication de certains aliments du bétail sont des facteurs limitant l'usage d'autres aliments. Ceci peut expliquer la sous-utilisation des aliments tels que la farine de sang et la poudre d'os.

Le manioc et le maïs sont des aliments recherchés et à base de l'alimentation humaine dans le milieu et donc ne sont pas généralement distribués aux animaux à l'état des tubercules ou des grains.

Les déchets de ces aliments destinés au bétail sont constitués de sous produits de raclage ou pelures de cossettes de manioc. Pour le maïs, il s'agit surtout des issues ou des brisures provenant du triage des grains charançonnés. D'où se sont donc des produits dont la valeur alimentaire n'est pas à prendre à son maximum.

Les déchets de poissons communément utilisés comme base des aliments constructeurs sont les produits des triages d'une variété très répandue de petits poissons couramment appelés « Fretins ». Ceux-ci ont l'inconvénient d'être imprégnés de beaucoup de sable à la suite de leur séchage au soleil sur les plages. Aussi les déchets de ces poissons sont-ils un produit souvent de mauvaise qualité renfermant un taux très élevé de petits graviers qui en diminuent encore la valeur alimentaire.

Il est indéniable que les fourrages verts revêtent un intérêt certain dans la nourriture des porcs soit comme aliment encombrant soit pour l'apport des principes alimentaires tels que les sels minéraux et les vitamines. Dans ce but, on devrait s'orienter vers des légumineuses telles que *Pueraria phaseolides*, *stylosantes gracilis*, soja fourrage, vigna

ou vers des graminées telles maïs fourrage, *Trypsacum laxum*, certains *Pennisetum* peu cellulósiques, et *Brachiaria ruziziensis*, de haut rendement.

Il ressort que les éleveurs dans le milieu soit par leur ignorance, soit par manque d'encadrement sur l'alimentation du bétail, n'accordent pas une attention à une sélectivité des fourrages adéquats. Aussi dans d'autres élevages, les fourrages verts sont-ils distribués en des quantités telles qu'ils deviennent la base de l'alimentation du porc, pourtant un animal monogastrique omnivore. De telles erreurs alimentaires en plus d'autres aspects qualitatifs évoqués sur cette alimentation ne peuvent qu'être préjudiciables à la croissance normale des porcs. Ceci conduit à un faible rendement souvent observé dans ces élevages familiaux.

2) Sur la valeur de ration distribuée aux porcs du milieu

La ration, somme des aliments que l'animal reçoit par jour doit couvrir les besoins d'entretien et ceux des productions zootechniques telles que croissance, travail, gestation, lactation et reproduction. Par conséquent, elle doit contenir une énergie suffisante, les quantités minimales des principes alimentaires nécessaires et respecter certains rapports entre les différents constituants.

Nous avons déterminé la composition qualitative et quantitative des aliments distribués aux porcs du milieu (Tableau I) et apprécié la couverture de leurs besoins physiologiques (Tableau II).

Les besoins couramment appréciés dans l'alimentation des porcs sont ceux des matières sèches, de l'énergie, des matières azotées et des minéraux.

a) Besoins en matières sèches

La quantité des matières sèches (M.S.= 1.62kg) consommées par les porcs du milieu couvrent les besoins

alimentaires des porcelets, à peine ceux des truies gestantes et nullement ceux des verrats et des truies allaitantes. Ceci traduit une sous nutrition générale qui a des répercussions sur l'apport quantitatif d'autres principes alimentaires.

b) Besoins énergétiques

Nous avons considéré l'énergie nette exprimée en unités fourragères (U.F) correspondant à l'énergie effectivement intégrée par l'animal pour ses besoins physiologiques.

Les U.F des rations ($U.F = 1.59$) sont mises à part pour la croissance des porcelets, très insuffisantes pour couvrir les autres besoins alimentaires. Cette insuffisance énergétique est avant tout une insuffisance en ingrédients énergétiques représentés principalement par les glucides.

Les sources de ces aliments dont les déchets de manioc et maïs sont comme déjà relevés supra, des sous-produits à valeur alimentaire réduite, en plus du fait que leur coût n'est pas souvent accessible aux éleveurs. Ces aliments sont recherchés dans l'industrie artisanale d'alcool en tant que matières premières.

c) Besoins azotés

L'alimentation azotée revêt un aspect qualitatif et quantitatif. La satisfaction des besoins quantitatifs consiste à rapporter la quantité de matières azotées digestibles (M.A.D) nécessaires au nombre d'unités fourragères (U.F) fournies par la ration, rapport qualifié de rapport protidique fourrager (R.P.F). Ce rapport est très important à considérer dans l'établissement des rations pour une triple raison : toute ration doit y apporter un minimum de protides ; jusqu'à un certain taux, les protides ont une influence heureuse sur la digestibilité des autres constituants de la ration ; enfin il est

inutile, sans intérêt et irrationnel d'apporter un excès de protides dans une ration.

Nos observations révèlent un déséquilibre protidique (R.P.F = 145.30) par rapport aux différents besoins à l'exception près pour la croissance des porcelets.

Ce déséquilibre protidique n'est pas sans incidence sur la santé animale et le rendement de l'exploitation : si la ration manque d'azote, l'énergie alimentaire est orientée vers la synthèse de matières grasses, plus onéreuses calorifiquement, les gains quotidiens diminuent, l'indice de consommation augmente (ce qui est défavorable), les troubles de reproduction s'installent ainsi qu'une grande sensibilité aux maladies infectieuses par dérèglement humoral ; l'excès de matière oblige l'organisme à en éliminer une partie par un travail métabolique qui consomme inutilement de l'énergie et par conséquent un gaspillage influant sur les dépenses de l'exploitation .

Sous l'aspect qualitatif, l'alimentation azotée doit apporter des acides aminés indispensables, aspect mieux couvert par une supplémentation des produits d'origine animale que par les végétaux chez qui il est rare de trouver tous ces acides réunis et en quantité suffisante.

Les produits d'origine animale indiqués dans ce but sont essentiellement les farines de viande, de sang ou de poisson.

Dans les élevages du milieu, le recours à des produits tels que les farines de viande et de sang est méconnu pour des raisons liées à l'ignorance de la technologie de leur fabrication ou à leur rareté sur le marché. Quant aux déchets des poissons utilisés, ils sont de mauvaise qualité comme déjà énoncé.

Toutes ces observations font entrevoir que l'alimentation azotée des porcs sous son double aspect quantitatif et qualitatif est mal réalisée dans le milieu.

d) Besoins minéraux

Nos observations ont porté sur l'apport en calcium et phosphore, deux principaux éléments minéraux indispensables à la vie des animaux pour lesquels ils représentent 75% de la matière minérale et 90% du squelette.

L'examen comparatif de nos observations révèle un apport insuffisant de ces minéraux ($\text{Ca} = 6.90\text{g}$ et $\text{P} = 5.68$) avec un rapport $\text{Ca/P} = 1.22$ très inférieur à celui des normes. C'est une indication sur un déséquilibre phosphocalcique dans toutes les rations distribuées. L'explication à cette observation réside dans le fait que les aliments végétaux, base de l'alimentation des porcs dans le milieu, sont presque très souvent déficitaires en calcium par rapport au phosphore ; en outre les tubercules comme ceux de manioc sont pauvres en ces minéraux.

Ce déséquilibre et cette insuffisance en ces minéraux peuvent être corrigés par le recours à la poudre d'os calcinés, aux coquillages et à la chaux, ingrédients souvent négligés ou ignorés par les éleveurs du milieu.

e) Le coefficient d'encombrement

Pour fonctionner correctement, le tube digestif doit être rempli d'une manière correcte, d'où un minimum de lest. C'est le coefficient d'encombrement qui permet d'apprécier cette réplétion des réservoirs digestifs nécessaire à une meilleure transformation de l'énergie alimentaire. Ce coefficient ($\text{C.E} = 1.02$) des rations distribuées ne donne lieu à aucune reproche.

f) Le taux de cellulose

Si le porc est reconnu comme excellent transformeur des aliments en plus du fait qu'il est omnivore, il ne faut pas pour cela déduire qu'il peut tout manger et sous n'importe quelle forme. En effet le porc se caractérise du point de vue de l'utilisation de l'énergie des aliments par la non digestibilité de la cellulose et du très faible coefficient de digestibilité des principes nutritifs des aliments fortement cellulosiques. Par contre, faut-il toujours le rappeler, le porc est par excellence le transformateur des aliments fortement chargés en réserves glucidiques tels que les grains et les tubercules.

Ainsi la cellulose étant très mal digérée, le taux tolérable dans une ration est fixé à une valeur inférieure à 6% pour les porcelets ou égale à 6% pour les porcs adultes (1, 2,9). Le taux de la cellulose dans les rations du milieu soit 8.25% est donc incorrect, ce qui diminue la digestibilité de ces rations.

5. Conclusion

Nos observations rendent compte de la valeur encore empirique des rations des porcs utilisées dans le milieu qui ne cadrent pas avec les connaissances scientifiques en matière d'alimentation.

La comparaison des besoins physiques des porcs élevés à ceux couverts par la ration met en exergue une inadaptation et inadéquation entre ces besoins.

Ces observations traduisent une ignorance des éleveurs sur la règle fondamentale de toute alimentation rationnelle, celle de la subordination de l'alimentation en qualité et en quantité aux diverses productions de l'animal. La conséquence de cette ignorance est la baisse de rendement dans cette spéculation. Pour remédier à cette situation et

promouvoir l'élevage porcin dans le milieu, un encadrement des éleveurs sur le rationnement des animaux est déterminant.

Références

- ANONYME (1974): *Mémento de l'agronome, techniques rurales en Afrique*, Paris, Ministère de la coopération.
- CRAPLET, C. (1995) : *Aliments et alimentation des animaux domestiques*, Paris, Vigot frères.
- GADOUD, R. et al. (1992): *Nutrition et alimentation des animaux d'élevage*, Paris, Ed. Foucher.
- GILLAIN, J. (1953): *Organisation et exploitation des élevages au Congo belge*, tome 1, Zootechnie générale, Bruxelles, Publication de la direction de l'agriculture, des forêts et de l'élevage.
- LAGRANGE, J. (1972) : *Mémento d'aromathérapie vétérinaire*, Angers, Edition agriculture et vie.
- MBULU, M. (1996): *Ascaridiose : apanage des porcs élevés dans la ville de Kananga*, Travail de fin de cycle, Département de Biologie-Chimie, ISP/Kananga.
- MUAMBA, K. (1996) : *La croissance pondérale des porcs dans la ville de Kananga*, Travail de fin de cycle, Département de Biologie Chimie, ISP/Kananga.
- NYUNGE, T. (1999): *Les causes de la mortalité porcine dans les élevages à Kananga*, Travail de fin de cycle, Département Biologie-Chimie, ISP/Kananga.
- RIVIERE, R. (1978): *Manuel d'Alimentation des ruminants Domestiques en milieu Tropical* (2è édition), Paris, Institut d'Elevage et de Médecine Vétérinaire des pays tropicaux, Ministère de la coopération, République Française.
- SERRES, H. (1973): *Précis d'élevage du porc en zone tropicale*, Paris, Institut d'Elevage et de Médecine Vétérinaire des pays tropicaux, Ministère de la coopération, République Française.

RÉSUMÉ

L'étude de rations des porcs dans les élevages familiaux de la ville de Kananga a mis en exergue leur inadaptation quantitative et qualitative par rapport aux besoins physiologiques des porcs élevés. Par conséquent, la rentabilité de ces élevages se trouve compromise. Un encadrement des éleveurs en matière d'alimentation des animaux s'avère indispensable.

KADYOSHA

Didisha dya ngulube mu Kananga kadyena dilelela nansha. Ngulube idi anu ne nzala ne mibidi mikesa. Ke mbwacinyi baimunyi kabena mwa kuyipetela byuma bya bungi nansha. Bwa kulongolola bwalu ebu, bidibikengela dyambulwisha dya bamanyi ba mukanda bapiluke bwa kubaleja njila wa lupetu.

LA FEMME ET LE DÉVELOPPEMENT SOCIO-ÉCONOMIQUE DE LA VILLE DE KANANGA

Geneviève Tuanyishayi Mulopo

Depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, le mécanisme du développement économique a fait l'objet, dans les milieux intellectuels, d'une attention passionnée.

Il est maintenant admis que le développement économique et social est un impératif. C'est ainsi que la recherche des solutions au problème de développement économique et social de la ville de Kananga n'a jamais cessé de préoccuper les habitants et les groupes sociaux de cette agglomération.

Aussi la femme kanangaise, au nom de la parité, intervient-elle dans les domaines que voici : l'agriculture, l'élevage, le commerce, la santé, les loisirs et la culture en vue de contribuer au développement socio-économique de sa ville.

Pour rendre compte de la contribution de la femme au développement nous proposons une série de questions qui constituent notre problématique :

La femme kanangaise contribue-t-elle au développement socio-économique de la ville ? si oui, comment ? si non, pourquoi ? Quelles sont les actions entreprises par la femme kanangaise pour le développement socio-économique de la ville ? De quelle façon la population de Kananga considère-t-

elle les actions de la femme face au développement de la ville ?

Notre hypothèse qui peut être confirmée ou infirmée après analyse, vérification ou démonstration des faits et des situations est que la femme kanangaise contribuerait positivement au développement socio-économique de la ville si elle posait des actions positives et promotionnelles dans tous les domaines d'intervention et si elle satisfaisait en grande partie aux besoins les plus ressentis par la population.

Expliquons-nous à travers quelques constats, enquêtes et réflexion.

1. Situation

1.1. Constat de départ

Kananga, la population ignore ou connaît mal et parfois néglige l'importance de la femme, de ses actions entreprises et de sa contribution au développement socio-économique de la ville et de la province. Comme dit le proverbe ciluba: « Bakaji akulayi maalu a bipongo, maalu a ditunga balume tudyakwile » ? (femmes parlez des problèmes champêtres, les problèmes de gouvernance nous en parlerons entre nous, les hommes).

Voilà qui pousse à déconsidérer la femme ou à lui accorder une moindre importance par rapport à l'homme, alors qu'elle est dotée de mêmes capacités et facultés mentales que l'homme, son compagnon.

1.2. Cadre d'étude

Nous parlons de la ville de Kananga, notre ville natale et notre milieu de vie et nous prenons en compte la période allant de 2003 à l'année 2005.

Cette délimitation dans le temps, se justifie par le fait que l'année 2003 est celle qui a vu germer une bonne organisation des conférences d'encadrement des femmes et

de leur contribution au processus de développement économique, alors que l'année 2005 correspond à la disponibilité de la documentation sur les actions de la femme du Kasaï Occidental.

Pour besoin d'enquête et vu l'étendue de la ville de Kananga, nous avons préféré utiliser la technique d'échantillonnage qui nous a permis d'avoir les données de toute la population. En effet, la ville de Kananga compte 1.066.194 habitants selon le rapport de la Mairie de Kananga de 2004. Mais, pour des raisons d'enquête, à partir de variables telles que la catégorie socioprofessionnelle et le sexe, nous avons tiré un échantillon occasionnel de 136 personnes réparties comme suit :

Tableau n° 1 répartition de l'échantillon d'étude

N°	Catégorie socio professionnelle	Sexe		Total	%
		M	F		
1	Opérateurs économiques	13	13	26	19,11%
2	Opérateurs politiques	4	3	7	5,17%
3	Agriculteurs	35	40	75	55,14%
4	Autres	16	12	28	20,6%
	Total	68	68	136	100%

(Source : moi-même sur base de mes enquêtes et interviews menées sur terrain).

Commentaire

Au vu de ce tableau, il y a lieu de constater que sur 136 personnes ou 100% qui constituent notre échantillon, 75 personnes, soit 55,14%, représentent les agriculteurs. La raison de leur prédominance sur les autres catégories socioprofessionnelle tient au fait qu'ils sont les premiers bénéficiaires des actions posées par la femme pour le développement socio-économique de la ville. En outre, c'est

dans ladite catégorie socioprofessionnelle que la femme est majoritaire. Traditionnellement, c'est cette catégorie socioprofessionnelle qui était presque totalement réservée à la femme.

Ensuite, vient la catégorie « Autres » reprises dans le tableau au nombre de 28 personnes soit 20,6%. Ce choix porté sur eux est dû au fait que présentement sur l'étendue de la ville beaucoup de gens, toutes catégories confondues, disent que les actions posées par la femme kasaïenne ont des effets palpables et contribuent réellement au développement. Quant aux opérateurs économiques, étant donné qu'ils constituent le type d'homme que la femme cherche à copier au nom de la parité, nous ne pouvons pas les ignorer.

Enfin, nous avons eu à interviewer les opérateurs politiques puisque la femme s'intéresse et de participer à tous les domaines jadis considérés comme domaines masculin, comme la politique « maalu a ditunga balume tudyakwile ».

2. Quelques concepts clés

2.1. Le développement socio-économique

Il découle de cette conviction que l'important n'est pas seulement « l'avoir », mais aussi « l'être », c'est-à-dire, pas seulement l'économique mais aussi et surtout « le social ». Ainsi, Ki Zerbo (1962) soutient qu'en Afrique le social écrase l'économique. Cette option nous permet de parler succinctement de ce double aspect du développement et d'en tirer argument.

2.1.1. Le développement social

Le développement social peut se définir comme étant une transformation des mentalités et des structures de façon à rendre les individus et les groupes d'hommes maîtres de la nature et de leur destin.

Il est le résultat d'une activité responsable et créatrice, de manière continue, de biens et de valeurs pour la promotion du bonheur individuel et collectif d'une société devenant meilleure, c'est-à-dire plus productive, plus juste et plus fraternelle (Mzee Munzihirwa, 1985, pp. 403-411.)

En rapport avec notre sujet, le développement social s'entend comme un changement de tout homme et de tout l'homme visant le bien-être global de l'homme.

2.1.2. Le développement économique

Il est considéré comme l'investissement, le placement des ressources actuelles en vue d'accroître la production future ; l'investissement d'une épargne en vue de la croissance ultérieure.

Plus spécialement, le développement économique est un processus continu qui s'étire sur une même ligne depuis les pays neufs d'Afrique déjà sortis de leur structure traditionnelle jusqu'à l'économie élaborée des nations occidentales avec leur appareil social complexe.

Bref, le développement est à la fois social et économique, car le social et l'économique ne doivent pas être dissociés étant donné que l'objectif ultime est le mieux-être global de la population.

2.2. LA VILLE

Selon le dictionnaire Larousse de poche, le terme « ville » signifie une agglomération d'une certaine importance, à l'intérieur de laquelle la plupart des habitants sont occupés par le commerce, l'industrie, l'administration.

La Division provinciale du Plan (1984) définit la ville comme étant un organisme complexe qui se distingue du milieu environnant par son aspect extérieur et l'organisation spéciale de ses constructions, par la densité et la composition

de la population, par les activités et les modes de vie de ses habitants.

Dans ce cadre géographique, le problème de la parité hommes-femmes à peine posé dans notre pays, apparaît comme un défi lancé à nous les femmes et que nous devons relever dans un bref délai en avançant prudemment, pas à pas et étape par étape.

Ce défi a une signification profonde aussi bien pour la ville de Kananga que pour la province du Kasai Occidental tout entière.

Les femmes doivent lutter pour bâtir dans notre ville une vie de bonheur, une vie où chaque homme aura le respect de tous les hommes, où la discipline ne sera pas une contrainte, où le travail ne manquera à personne, où les salaires seront justes, où chacun aura le droit à tout ce que l'homme a construit, a créé pour le bonheur des hommes. Si nous les femmes, nous n'arrivons pas jusque là, nous aurons manqué à notre devoir et au but de notre combat social.

3. Quelques activités socio-économiques de la femme kanangaise

3.1. La femme et l'agriculture

L'agriculture est le secteur qui de loin contribue le plus au produit national brut de la plupart des pays d'Afrique en général, et en particulier, du Congo qui a la ville de Kananga en son sein.

Pour contribuer au développement de l'agriculture, les femmes de Kananga se sont réunies en associations pour cultiver en groupe. Elles produisent des produits vivriers qu'elles écoulent sur le marché de la ville pour sécuriser l'alimentation.

Cependant, depuis les temps immémoriaux, l'agriculture était réservée en grande partie à la femme. C'est ainsi que la plupart des femmes kanangaises exécutaient des travaux physiques dépassant manifestement leurs forces, cf. Remand et al. (1982),

3.2. La femme et l'élevage

L'élevage est une activité liée à l'agriculture, c'est-à-dire que là où on cultive, on élève aussi. Les femmes de Kananga élèvent la volaille, les porcs, les chèvres, les poissons, les lapins, les cobayes, etc. Tout ceci se passe dans les associations qu'elles ont formées avec une répartition équitable des tâches. Elles maintiennent par ailleurs l'élevage individuel.

3.3. La femme et le commerce

Le commerce est une « branche d'activités humaines ayant pour objet la circulation, la conservation et l'échange des produits ». Les femmes écoulent sur le marché de la ville les produits des champs et de l'élevage pour subvenir aux besoins de leurs familles.

Les femmes kanangaises ne vendent pas seulement les produits des champs, elles vendent aussi les lubrifiants, l'essence, le gas-oil sur les artères de la ville.

Elles parcourent aussi les pays étrangers pour approvisionner la ville de Kananga en articles de première nécessité, dans le cadre de la promotion du commerce.

3.4. La femme et la santé

Les phénomènes de santé ont pendant longtemps été relativement peu pris en compte dans l'analyse et la politique du développement. Ils sont cependant essentiels. Non seulement la santé est une des finalités et un des indices les moins contestables du développement, mais encore elle agit

dans le développement de façon variée, parfois comme un facteur déterminant. La santé est en elle-même une forme de développement, un besoin fondamental.

La femme kanangaise travaille dans ce secteur en orientant les malades vers les centres de santé, dispensaires et vers les hôpitaux. En observant les centres de santé, dispensaires et hôpitaux de la ville de Kananga, nous remarquons que les femmes y sont majoritaires ; elles contribuent donc d'une façon absolue au développement sanitaire de la ville. Il ressort que la santé est profondément liée au développement, elle dépend de lui et agit sur lui, et il en résulte que la politique de santé doit être considérée comme une part importante de la politique de développement dans un pays.

3.5. La femme et la culture

« Eduquer une femme c'est éduquer toute une nation » dit le proverbe. La femme, considérée comme maîtresse de la maison, assure une éducation permanente à ses enfants qui deviendront les leaders de demain.

La culture étant, comme l'on dit, ce qui reste après qu'on ait tout oublié, la femme éduque et instruit ses enfants en leur transmettant un héritage inoubliable.

4. Données de l'enquête

Pour consolider tout ce qui précède nous nous sommes servi de notre échantillon pour récolter toutes les informations dont nous avons besoin.

La question I : selon vous est-ce que la femme kanangaise contribue au développement socio-économique de la ville de Kananga ?

Les avis suivants ont-été récoltés :

Tableau N°2 : *Avis des interviewés sur la contribution de la femme au développement socio-économique de la ville de Kananga*

N°	Réponses	Fréquence	%
1	Oui	96	70,59%
2	Non	30	22,06%
3	Abstention	10	7,35%
	Total	136	100%

Commentaire

Au vu des réponses enregistrées à cette question, il y a lieu de remarquer que la majorité de notre échantillon, c'est-à-dire 96 personnes, soit 70,59%, sont convaincues que la femme contribue au développement socio-économique de la ville de Kananga et cette majorité se défend en disant que la femme a posé beaucoup d'actions palpables dans plusieurs domaines de la vie que nous avons détaillés au préalable.

En revanche 30 personnes, soit 22,06%, de notre échantillon ont répondu négativement à cette question, en avançant comme raison que la femme à elle seule ne peut pas contribuer au développement socio-économique de la ville sans qu'elle ne soit renforcée par l'homme.

Et 10 personnes, soit 7,35%, de notre échantillon sont restées sans avis.

Ils se trouvent entre les deux opinions, ils sont perplexes. A notre humble avis, nous trouvons que la femme kanangaise contribue au développement socio-économique de la ville, car nous nous sommes rendue dans plusieurs associations qui les encadrent entre autres :

- ASBL Bamamu Tabulukayi
- ASBL Mufumishi
- ASBL Mukaji wa citeumbu
- ASBL Bamamu twibake

Et nous avons remarqué que la femme contribue positivement au développement socio-économique de la ville en palpant ses actions réalisées.

La question II : De quelle façon la population de Kananga considère-t-elle les actions de la femme face au développement de la ville ?

Réponses :

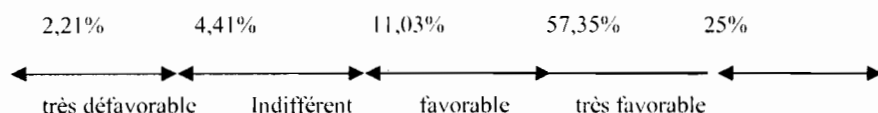
- Très défavorable,
- Défavorable
- Indifférent
- Favorable
- Très favorable

Sur base des avis émis à cette question, nous établissons le tableau suivant :

Tableau N° 3 : Avis des intéressés sur la façon dont la population de Kananga considère les actions de la femme face au développement de la ville

N°	Réponses	Fréquence	%
1	Très défavorable	3	2,21%
2	Défavorable	6	4,41%
3	Indifférent	15	11,03%
4	Favorable	78	57,35%
5	Très favorable	34	25%
	Score total	136	100%

A partir de ce tableau, nous traçons l'échelle de LIKERT :



Commentaire

Au vu de cette échelle, nous remarquons que plus de la moitié de notre échantillon, c'est-à-dire 78 personnes, soit 57,35%, ont répondu que la population de Kananga considère favorablement les actions posées par la femme pour le développement de la ville. Trente-quatre personnes, soit 25%, ont déclaré très favorables les actions posées par la femme pour le développement de la ville, car, elles vivent de près ces actions et elles en profitent.

Quinze personnes, soit 11,03%, n'ont pas émis d'avis suite à leur désintéressement des actions posées par la femme pour le développement de la ville.

Six personnes, soit 4,41%, ont déclaré que ces actions sont défavorables car, selon eux, une femme est un être inférieur et elle ne peut poser à elle seule les actions pouvant promouvoir le développement de la ville.

Par ailleurs, trois personnes, soit 2,21% de notre échantillon, déclarent ces actions très défavorables car elles ne voient pas d'actions réelles posées par la femme pour le développement de la ville.

A notre niveau, nous déclarons que la façon dont la population de Kananga considère les actions posées par la femme pour le développement socio-économique de la ville intervient dans plusieurs domaines en visant le bien-être de la population.

Et aussi nous sommes au début de la démocratie dans notre pays et la loi démocratique épouse le point de vue de la majorité. Comme plus de la moitié de notre échantillon considère comme favorables les actions posées par la femme pour le développement de la ville, nous aussi nous disons que la femme kanangaise contribue favorablement au développement socio-économique de la ville de Kananga.

5. Critiques et suggestions

Après avoir longuement étudié les activités de la femme de Kananga pour le développement de la ville, nous avons remarqué qu'à l'heure actuelle ces activités connaissent un nombre bien considérable de difficultés dont quelques-unes, méritent d'être évoquées. Trop souvent, nous constatons qu'un travail exercé en groupe a ses avantages et ses inconvénients.

a. Avantages :

On gagne beaucoup de temps et on termine à temps le travail ; les résultats sont meilleurs par rapport à un travail fait individuellement, autant de têtes, autant d'idées, dit-on ; il y a une ouverture des compétences et chacun tire profit de ce que l'autre fait.

b. Inconvénients :

Tout le monde ne se donne pas de la même façon au travail, il y a ceux qui s'y donnent beaucoup et ceux qui ne travaillent pas beaucoup ; quand la femme travaille en association, elle n'a pas le temps d'accomplir tous ses devoirs familiaux ; il faut que les femmes dans leurs associations demandent de l'aide auprès de certains organismes philanthropiques afin de parfaire leur autofinancement ; il faut que toutes les femmes aient la même conscience au travail ; il faut promouvoir toute organisation favorisant l'autonomie financière de la femme dans le but de combattre la pauvreté ; il faut promouvoir la représentation des femmes dans toutes les institutions étatiques sur base de critères objectifs et du mérite effectif. Il faut intégrer les femmes dans tous les types de formation pour compléter leur bagage intellectuel et pour qu'elles soient à la page avec le monde.

6. Conclusion générale

Au terme de ce travail sur « La femme et le développement socio-économique de la ville de Kananga », notre intérêt a consisté à voir dans quelle mesure la femme contribue au développement socio-économique de son milieu.

En effet, après les premiers combats relatifs à l'émancipation de la femme au lendemain des indépendances politiques, le bilan sur la condition de la femme n'a guère été brillant en dépit de quelques avancées dans des domaines très sélectifs.

En République Démocratique du Congo, la politique d'émancipation de la femme mise en œuvre et qui, aux dires de Doudou Lanza (1999), n'était que « démagogie et mystification » n'a pas pu éliminer les servitudes, atavismes et oppressions fondamentales subis par la femme congolaise. Cela est d'autant plus vérifiable que même la promulgation

du code de la famille en 1987, n'a fait que confirmer l'incapacité juridique de la femme.

Si à des niveaux sectoriels la situation de la femme a connu des progrès non négligeables, particulièrement à partir de l'année 1975, proclamée « Année internationale de la femme » en créant des tissus associatifs et en développant des mécanismes favorisant la prise de conscience progressive de sa condition, le constat général est qu'au nom de son émancipation elle a été dans l'ensemble non seulement dupée, manipulée et utilisée à des fins politiciennes, mais aussi elle a continué à être, même nommée à des postes de hautes responsabilités, victime des préjugés sexuels et de toutes les violences masculines.

Toutefois, l'ambition novatrice du statut de la femme dans la société de demain passe inévitablement par son auto-détermination en tant que partenaire de l'homme dans tous les secteurs de la vie.

Sa démarche consiste à se prendre totalement en charge pour éliminer son auto-réification.

Recherchant le bien-être de la population dans ses regroupements sociaux, la femme contribue d'une façon progressive et indéniable au développement socio-économique de la ville de Kananga.

Références

- UMA LELE (1975) : « Le développement rural », *Economica*.
- DOUDOU. L. (1982) : « Zaïre, pourrissement social et dépendance féminine », Paquet. E. *Terre des femmes, panorama de la situation des jeunes dans le monde*, Paris, éd. La Découverte et Maspero.
- REMOND et al. (1982) : « Les civilisations du monde contemporain »
- KIZERBO. J. (1962): « La crise actuelle de la société africaine », *Tradition et modernisme en Afrique Noire*, Image de Tumbiline, Nov. 1962.
- Document (1984) : « Division provinciale du plan », *Kasai Occidental problématique*, Décembre.
- MZEE MUNSIHIRWA (1985), « Pour un chrétien, quel développement » *Zaïre-Afrique*, n° 117.

Résumé

L'étude met en lumière l'apport irremplaçable de la femme kanangaise au développement de la ville. Ses activités sont débordantes dans tous les secteurs. Malgré les progrès accomplis, l'édifice demeure fragile en raison de certaines résistances mentales et légales. La contribution de la femme est indéniable, son poids politique immense.

Kadyosha

Maalu mafundibwe mu mabeji aa adi anu bwa kuleja mudimu munena udi wenzeka kudi bamamu ba mu Kananga bwa kuyisha musoko kumpala. Ditungunuka dya bena leelu didi mukaji mukwata muluma mukwate. Bamamu diboku mulu !

STRUCTURE ET SIGNIFICATION DE MARQUEURS DANS LA COMMUNICATION THÉÂTRALE

José Tshisungu wa Tshisungu

1. Introduction

Dans de nombreuses représentations théâtrales apparaissent des mots attestant des écarts formels par rapport au texte écrit. Étant donné que « c'est par les didascalies que le dramaturge donne les indications scéniques, le nom des personnages, les informations concernant la situation spatio-temporelle et le décor, l'énonciation et le jeu »¹, on s'attend à voir mentionner ces écarts dans le texte. Or il n'en est rien dans le corpus analysé². L'absence de ces écarts formels dans le texte écrit témoigne de leur appartenance au discours oral. On en conclut qu'ils relèvent soit de l'improvisation de l'acteur, soit des instructions explicites du metteur en scène.

Ces écarts recèlent des informations pertinentes qui contribuent à la dynamique générale des actions lors de la représentation. Il semble donc légitime de les analyser pour en déterminer la structure et la signification. Une telle recherche peut se réclamer aussi bien de la théorie de l'énonciation, c'est-à-dire d'une linguistique de la parole, cf. Benveniste É. (1966) ; Cervoni J., (1992) ; Culioli A., (1990-1999) ; Kerbrat-Orecchioni C., (1980) ; Maingueneau D., (1996) que de la pragmatique, cf. Austin J.L., (1970) ; Roulet E. et al., (2001) ; Sarfati G.-É., (2002).

¹ Argod-Dutard, F. (1998): *La linguistique littéraire*, Paris, Armand Colin, p. 77.

² Katende Katsh, M. (2004): *Ton combat femme noire*, Lubumbashi, CEDPT.

Par ailleurs, il n'y a pas que les écarts formels qui affectent les mots à l'occasion des représentations théâtrales, on trouve également le langage non verbal, notamment des gestes que l'acteur doit poser, gestes décrits grâce aux didascalies. Étant donné que ces gestes sont aussi porteurs de sens (Kowzan, T., 1992), ils méritent une analyse approfondie afin de mettre en lumière leur distribution par rapport à l'énoncé, leur structure et leur interprétation sémantique.

Pareille étude pourrait nous révéler les ressorts de la distance entre l'écrit et l'oral que la documentation disponible ne permet pas de dégager. Toutefois, il faut reconnaître à Françoise Argod-Dutard (1998) une tentative de définition d'un cadre d'analyse attentif aux données d'origine théâtrale. Elle a mis en lumière la relation de communication qui unit le dramaturge au lecteur et le metteur en scène au spectateur. Le premier use d'énoncés qui induisent une action dramatique, tandis que le second table sur la représentation et l'action théâtrale. C'est dans ce dernier cas que le dispositif de la communication orale s'observe. Le concept de marqueur peut en rendre compte.

2. Qu'est-ce qu'un marqueur ?

Nous appliquerons le concept de marqueur à l'analyse des écarts formels et des gestes théâtraux. Pour mieux saisir ce concept, il suffit de considérer les notions de *marqué* et *marque*.

On dit qu'une forme linguistique **A'** est marquée lorsqu'elle présente les mêmes caractéristiques que **A** plus une (le supplément ici est le signe d'apostrophe). Ainsi, sur le plan de la morphologie synchronique, par exemple, la comparaison entre *marcher* et *marche* permet de faire ressortir la base commune aux deux mots. Cette base lexicale verbo-nominale est *march*. Si on analyse le verbe *marcher*,

on obtient *march* pour la forme A et *march + er* (marque de l'infinitif) pour la forme A'. Si on analyse le nom *marche*, on obtient *march* pour la forme A et *march + e* (marque du nom) pour la forme A'. Ces marques (*er* et *e*) peuvent être désignées par la notion de marqueur.

Nous considérons donc le marqueur comme une unité sémantique et pragmatique résultant de l'expansion phonétique d'un son ou, dans le cas du geste, un accompagnateur d'énoncés. Ainsi, nous retiendrons que les marqueurs sont des mots, des sons et des gestes dont l'actualisation dépend d'un contexte situationnel (Kleiber G., 1997) tel que la conversation ordinaire (Bernicot J., et al. 1997) ou, dans le cas de cette étude, la représentation théâtrale.

Comme on peut le voir, notre étude porte sur la description linguistique des catégories de marqueurs dans la communication théâtrale. Bien que toute la mise en scène se révèle comme une mine de marqueurs et un champ sémantique à explorer, cf. Ninio, J., (1996) et Verdeil, J. (1998), nous nous limiterons à seulement deux catégories de marqueurs.

Ceux analysés ici sont regroupés sur la base d'un critère phonétique, selon un schéma qui stipule que la communication théâtrale est constituée d'au moins deux catégories : une catégorie vocale (l'existence de cet ensemble est déterminée par un mouvement vibratoire des cordes vocales) et une catégorie non verbale. Celle-ci est essentiellement kinésique, cf. Birdwistell, R. (1975). Elle concerne l'ensemble des mouvements du corps qui accompagnent la parole de manière intentionnelle (Lorelle, Y., 2003).

Pour transcrire les traits linguistiques soumis à l'analyse, nous avons recouru à l'Alphabet phonétique

international (A.P.I.). Quant à la notation des traits non linguistiques, nous avons utilisé des symboles existant dans la matrice du Wordperfect en les dotant d'une signification spécifique.

2. 1. Le marqueur verbal

Appliqué aux données de cette étude, ce concept renvoie à tout mot susceptible de subir une expansion formelle lors de son utilisation en contexte de représentation théâtrale. Cette expansion se fait à partir d'une base, entendue comme segment d'origine.

Les marqueurs analysés ont la forme phonétique inscrite dans la deuxième colonne du tableau ci-dessous. Les chiffres mentionnés en dessous de la représentation phonétique de la première colonne renvoient à la pièce *Ton combat femme noire* du dramaturge congolais Katende Katsh M'bika.

BASE	MARQUEUR	TEXTE
(1) [osi] p. 17	[osii]	Aussi
(2) [dute] p. 31	[dutee]	Doutais
(3) [mo] p. 54	[moo]	Mots
(4) [wi] p. 15	[wii]	Oui
(5) [papa] p. 18	[papaa]	Papa

(6) [twa]	[twaa]	Toi
p. 25		
(7) [tre]	[tree]	Trait
p. 16		

Ces marqueurs ont été observés à l'occasion d'une série des quatre représentations de la pièce susmentionnée. Il est apparu que ces marqueurs ressemblent à l'accent d'emphase imposé aux acteurs par le metteur en scène. Ils ont un effet de théâtralisation que tout spectateur peut percevoir comme étant différent de l'usage qu'il fait lui-même du mot mis en scène (Mervant-Roux, M.-M., 1998).

Ce que le spectateur perçoit, c'est l'expansion formelle de la voyelle. Ce phénomène ne constitue pas un mécanisme étranger au système phonétique du français. En effet, il est attesté grâce à l'allongement des mots contenant des voyelles accentuées, notamment les voyelles nasales.

2. 1. **Catégories grammaticales**

Les sept mots ci-dessus, qui servent de base aux marqueurs analysés, appartiennent à plusieurs catégories grammaticales. *Aussi* (1) est grammaticalement ambigu : il est à la fois adverbe et conjonction. Comme adverbe, il signifie un terme de comparaison exprimant un rapport d'égalité. Comme conjonction, il marque un rapport de conséquence avec la proposition qui précède. *Mot* (3), *papa* (5) et *trait* (7) sont des noms. *Je doutais* (2) est un verbe conjugué à la première personne du singulier de l'indicatif imparfait. *Oui* (4) est un adverbe d'affirmation. *Toi* (6) est un pronom personnel. Il est une variante morphologique du pronom *tu*, cf. Maingueneau, D., (2005). Lorsque ces mots sont affectés par un écart formel, ils cessent d'être

analysables comme des catégories grammaticales, car les marqueurs relèvent de l'énonciation.

Le marqueur verbal possède un statut d'énoncé, c'est-à-dire une séquence verbale résultant de l'activité énonciative (Maingueneau, D., 2002). L'ensemble de données verbales réunies dans cette étude présente une caractéristique phonétique. Il s'agit de la durée vocalique objective que l'on peut observer en laboratoire sur un tracé phonétique. Celui-ci représente la longueur de l'onde sonore mesurée en millièmes de seconde (ms).

Par exemple, la comparaison de [osi] et [osii] donne les résultats suivants :

- (1) [osi] : 269, 2 ms
- [osii] : 472, 6 ms

L'écart formel réside dans la différence de longueur de l'onde sonore entre les deux sons.

2. 2. Structure sémantique

Il existe une structure sous-jacente aux marqueurs verbaux dont une des composantes est le prédicat performatif implicite. On définira le prédicat performatif comme tout verbe qui réalise l'action qu'il énonce. Ce verbe requiert un contexte situationnel comprenant des interlocuteurs, ici les acteurs, et un cadre spatio-temporel, ici la scène et spectateurs. Nous allons illustrer le performatif à partir des extraits de la pièce de Katende.

2. 2. 1. Prédicat assertif : DIRE

- (1) FILLE et FILS : Bonsoir, papa.
- FILS : Papa, je n'ai pas encore mangé.
- PÈRE : Tiens ! Tu es là aussi [osii]

La structure performative (SP) est : *Je dis* que tu es là aussi comme ta sœur !

(2) PAKWENDE : Je m'en doutais [**dutee**]

SP : *Je dis* que je m'en doutais.

(3) MUNGA: Des mots [**moo**]

SP : *Je dis* que ce sont des mots.

(4) FILS : Les cours débuteront mardi ou mercredi.

FILLE : Oui [**wii**]

SP : *Je dis* que je suis d'accord avec ce que tu affirmes.

(5) PÈRE: Tu ne bougeras pas d'ici.

FILLE : Mais, papa [**papaa**]

SP : *Je dis* que je proteste.

(6) FILS: À manger ! J'ai répondu à ta question.

FILLE: Maman ! Un point et un trait [**tree**]

SP : *Je te dis* que c'est fini.

2. 2. 2. **Prédicat interrogatif : DEMANDER**

(1) PÈRE : Bwalya, a décroché son diplôme avec soixante cinq pour cent.

MUKATENDA : Tu le savais, toi [**twaa**]

SP : *Je te demande* si tu le savais.

On peut représenter chacun des deux verbes performatifs ci-dessus selon le formalisme logico-sémantique inspiré de Vincke (1979). Celui-ci stipule que les prédicats doivent être notés en majuscule et être à l'infinitif.

DIRE (X, Y, PROP) et DEMANDER (X, Y, PROP)

Soit X énonce une proposition.

On constate que ces prédicats possèdent les mêmes types d'arguments (X, Y, PROP), c'est-à-dire les acteurs et la proposition que le prédicat permet de définir. Mais des différences apparaissent au plan sémantique, car DIRE, c'est affirmer ou nier un fait ; DEMANDER, c'est vouloir savoir un fait, un état.

Ainsi donc DIRE (X, Y, PROP) et DEMANDER (X, Y, PROP) rendent compte de nos marqueurs verbaux dans le cadre d'une interaction (Kerbrat-Orecchioni, C., 1998). On pourrait remplacer PROP par chacun des marqueurs comme dans (10) ci-dessous :

- (10) DIRE (X, Y, OSII)
DEMANDER (X, Y, TWAA)

C'est au niveau de ces structures sémantiques que l'on s'aperçoit du rôle joué par le sens lexical de chaque segment de base, tel que défini sous 2.1, dans l'analyse du sens contextuel issu de la théâtralisation.

Ainsi, ces marqueurs ne servent pas à décrire le monde mais à poser des actes illocutoires. Ils ne sont interprétables qu'en contexte situationnel, ici la représentation théâtrale. On pourrait ramener toute la pensée du dramaturge à trois prédicats performatifs : DIRE, DEMANDER et ORDONNER, ce dernier est analysé sous la rubrique 3.1.

3. Le marqueur kinésique

Ce marqueur ne relève pas de la langue, cf. Pavis, P., (1996). Il est constitué de mouvements corporels utilisés intentionnellement et consciemment lors de la représentation théâtrale. Il répond aux impératifs de la mise en scène et de la stratégie de communication. Il vise à atteindre des effets de sens sur les spectateurs. Son statut de marqueur tient au fait qu'il fonctionne à partir d'une base de type verbal. Aussi

vient-il s'ajouter au verbal pour renforcer sémantiquement le message.

En considérant le corpus théâtral de Katende, les phrases ci-dessous mises entre parenthèses décrivent les gestes des acteurs. Tels qu'ils sont décrits et représentés de manière linéaire sur papier, ces gestes nous donnent une double indication. En effet, quand un geste précède l'énonciation, il est concomitant à la parole. En revanche, quand il suit l'énoncé, il doit être pris pour un acte subséquent.

- p. 13
- (1) MÈRE : Alors ? (**La mère s'approche de la fille.**)
FILLE : Je me prépare.
- p. 14
- (2) MÈRE : Tu me l'as promis, Kabibi. Bonne nuit. (**La mère se dirige vers la sortie.**)
FILLE : Bonne nuit.
- p.15-16
- (3) FILS : J'ai une faim de loup. (**Il s'assied.**)
FILLE : Tu arrives toujours après vingt heures pour manger seul. Fini ce jeu.
- p.16
- (4) FILS : (**se dirige vers la porte.**) C'est papa qui décide ici.
FILLE : Qui prépare ?
- p. 18

- (5) FILS: (**se frotte les mains**) J'en profiterai. Seul.
PÈRE: Pourquoi seul.

p.19

- (6) FILLE (**essuie les larmes**) : Tu ne mangeras pas.
FILS: C'est moi le chef ici.

p.24

- (7) PAKWENDE: En effet, en te référant à la société traditionnelle, à la sagesse populaire, tu as soulevé le problème de la criminalité chez nos ancêtres.
PÈRE: La leçon a-t-elle été retenue ? (**Il se lève.**)

p.25

- (8) PÈRE: Buons. Pensons d'abord à nos ancêtres. (**Ils versent quelques gouttes de bière dans un cendrier avant de boire.**)
MUKATENGA: Je ne vois pas le fils.

p.42-43

- (9) FILLE : Va-t-en.
FILS: À ce soir. (**Il sort en courant.**)

Chaque marqueur kinésique analysé dans cette étude est représenté dans la seconde colonne du tableau ci-dessous par un symbole. Le chiffre qui suit le symbole renvoie aux textes en gras ci-dessus numérotés de 1 à 9.

Base	Marqueur
(1) FILLE : Je me prépare. p. 13	Ω (1)
(2) FILLE: Bonne nuit. p.14	Σ (2)
(3) FILS : J'ai une faim de loup. p. 15	μ (3)
(4) FILS: C'est papa qui décide ici. p 16	Ю (4)

- (5) FILS: J'en profiterai. p. 18 □ (5)
 (6) FILLE: Tu ne mangeras pas. p. 19 D (6)
 (7) PÈRE: La leçon a-t-elle été retenue? p. 24 " (7)
 (8) PÈRE: Pensons d'abord à nos ancêtres. p. 25 ▼ (8)
 (9) FILS: À ce soir. p. 43 ⊕ (9)

Étant donné qu'il s'agit ici des gestes intentionnels, donc porteurs de sens, leur statut de marqueur est considéré comme établi. Il reste à déterminer leur position dans la chaîne de l'énoncé, d'analyser leurs structures et d'indiquer leur interprétation sémantique.

3. 1. Position

Dans le dialogue ci-dessous

- (1) MÈRE: Alors ? (**La mère s'approche de la fille.**)

FILLE: Je me prépare.

On constate qu'il y a une première partie constituée d'un énoncé interrogatif introduit par l'adverbe – *alors?* L'interrogation est déterminée par l'élévation de la voix ou la modulation de l'intonation et par le prédicat interrogatif sous-jacent suivant : *Je te demande de me dire ce qui va arriver dans le cas présent.*

L'énoncé est suivi du déplacement de l'actrice sur la scène, déplacement que nous avons symbolisé par **Ω**. La position du marqueur kinésique dans cet exemple comme dans (2), (3), (8) et (9) se situe après l'énonciation. Nous l'appellerons position subséquente, tandis que dans les exemples (4), (5) et (6) nous la désignons par position concomitante, car elle s'actualise au moment même où l'énonciation se réalise.

On trouve aussi dans ces exemples des énoncés impératifs, comme dans (8) *Buvons* ou dans (9) *Va-t-en* dont

le prédicat impératif sous-jacent est : *Je t'ordonne de faire.*
On peut le représenter comme ORDONNER (X,Y, PROP).

3. 2. Structure

Il existe un ensemble de segments qui structurent chaque marqueur.

Ω (La mère s'approche de sa fille.)

Σ (La mère se dirige vers la sortie.)

Les segments communs qui déterminent la structure de **Ω** et **Σ** sont: la station debout et le mouvement. Les segments qui les différencient sont la direction et le champ visuel.

Dans **Ω** , la mère est debout, elle change sa position sur scène par rapport à un point de repère R, point conçu comme le lieu d'émergence de l'énonciation. Ce changement se définit comme une succession des pas dirigés vers une direction prédéterminée (Sa fille). Les deux actrices (la mère et la fille) ont chacune son champ visuel. Elles se regardent.

Dans **Σ** , la direction prédéterminée est la sortie. Quant à son champ visuel, elle vise la porte de sortie.

μ (Il s'assied.)

L'acteur effectue un mouvement dirigé de haut en bas. Il change sa position debout en position assise. Ce changement se définit comme une réduction de la hauteur occupée par l'acteur dans l'espace scénique.

IO (Il se dirige vers la porte.)

L'acteur est debout, il change sa position sur scène tout en parlant. Il fait coïncider son énonciation et son mouvement. Ce changement se définit comme une succession des pas dirigés vers une direction prédéterminée (La porte).

Son champ visuel est différent de celui de sa sœur, car ses yeux sont rivés sur la porte.

□ (Il se frotte les mains.)

L'acteur est debout, ses deux mains sont en contact l'une avec l'autre et s'imposent réciproquement un mouvement. L'acteur parle en même temps. Il fait coïncider son énonciation et les frottements de ses mains. Il ne partage pas un même champ visuel avec son père.

D (Elle essuie ses larmes.)

L'actrice est debout. Elle a des larmes aux yeux. Sa main droite frotte sa joue droite, puis gauche. Elle parle en même temps, c'est-à-dire qu'elle fait coïncider son énoncé et l'acte kinésique.

(Il se lève.)

L'acteur effectue un mouvement dirigé de bas en haut. Il change sa position assise en position debout sur scène. Ce changement se définit comme une augmentation de la hauteur occupée par l'acteur dans l'espace scénique.

▽ (Ils versent quelques gouttes de bière dans un cendrier avant de boire.)

L'acteur effectue un mouvement consistant à incliner légèrement un verre plein de bière afin de le décharger d'une partie de son contenu. Le verre est orienté vers un cendrier.

⊕ (Il sort en courant.)

L'acteur est debout, il change sa position sur scène par rapport à un point de repère R, point conçu comme le lieu d'émergence de l'énonciation. Ce changement se définit comme une succession des pas dirigés vers une direction prédéterminée (La sortie). Il s'effectue à une vitesse

supérieure à la marche sur scène. Le champ visuel de l'acteur est différent de celui de sa sœur, car ses yeux sont rivés sur la porte.

On peut constater que c'est la réunion des segments qui fait l'unité du marqueur kinésique. Les relations que les marqueurs kinésiques entretiennent avec le verbal relèvent de la concomitance et de la linéarité.

3. Interprétation sémantique

C'est l'analyse du contexte d'emploi des marqueurs qui permet d'élaborer des hypothèses sémantiques. Interpréter le sens des marqueurs kinésiques suppose une démarche relevant des sciences cognitives, cf. Dortier, J.-F., (2004). L'aspect cognitif s'articulerait autour des quatre pivots : la perception visuelle du mouvement, le repérage de son inscription dans la mémoire, son décodage et son référent culturel.

Ainsi dans les neuf marqueurs que voici :

(1) Ω (La mère s'approche de sa fille.)

Le personnage de la mère trouvant à une heure avancée de la nuit que sa fille est encore éveillée, en train de s'occuper de travaux scolaires alors qu'elle est en période de vacances, lui demande la raison de cet acharnement intellectuel. La fille lui apprend que les vacances touchent à leur fin. D'où la question de la mère : Alors? qui précède le changement de sa position physique. Ce geste, la réduction de la distance proxémique qui la sépare de sa fille, est une transition qui lui permet d'aborder immédiatement un autre thème qui surgit de sa mémoire.

(2) Σ (La mère se dirige vers la sortie.)

Après une discussion au sujet de la décision d'un père fondamentaliste de ne pas envoyer sa fille poursuivre des études à l'Université, décision que rejette l'intéressée, la mère qui est plutôt d'accord avec le point de vue de son époux, se retire de la chambre de sa fille pour la laisser dormir. Ce geste (le retrait) signifie une suspension de la discussion à cause du caractère inconciliable des positions en présence (la figure du père dominant et pourvoyeur d'un côté, et la fille opiniâtre et rebelle, de l'autre).

(3) μ (Il s'assied.)

Ce geste confirme l'incapacité de l'acteur à se tenir debout. Il veut démontrer à son interlocutrice qu'il est affamé. Il ne peut pas tenir sur ses pieds. La décision raisonnable dans les circonstances est de s'asseoir.

(4) IO (Il se dirige vers la porte.)

Il s'agit ici d'un geste de colère. Une réaction à un refus. En effet, le fils est arrivé après l'heure du dîner. Il demande à sa sœur de lui faire à manger. Ce que celle-ci refuse.

(5) $\square$ (Il se frotte les mains.)

Le fils manifeste sa joie en apprenant de la bouche de son père que celui-ci va désormais lui parler régulièrement des valeurs traditionnelles et des réalités du monde actuel. Son geste (se frotter les mains) appuie au même moment son énonciation. Il affirme son accord.

(6) D (Il essuie les larmes.)

Les larmes de la fille sont l'expression d'une tristesse consécutive à une déception : la décision du père de lui interdire l'accès à une formation universitaire. Par ce geste, elle veut effacer l'expression visible de cette tristesse. Concomitamment, elle se venge sur son frère en refusant de lui préparer le dîner.

(7) O (Il se lève.)

Il s'agit ici d'un geste de contrôle. En effet, le père est en conversation avec deux de ses amis : Pakwende et Mukatenga. Les échanges portent sur la psychologie de la femme africaine. La nature des questions posées lui donne l'impression que ses enseignements passés n'auraient pas été compris par ses interlocuteurs. Par ce geste, il montre qu'il veut reprendre tout à zéro et être magistral.

(8) ∇ (Ils versent quelques gouttes de bière dans un cendrier avant de boire.)

Ce geste est destiné à illustrer les enseignements prodigués au sujet du respect des valeurs traditionnelles : honorer les esprits des ancêtres qui accompagnent les vivants en tout lieu. On peut dire qu'il s'agit d'un geste de confirmation.

(9) ⊕ (Il sort en courant.)

À la suite de l'explosion de la colère de sa sœur avec laquelle il parlait, le fils se sauve. Ce geste exprime la crainte et la quête d'un lieu plus sécuritaire.

On a noté que certains marqueurs kinésiques sont en opposition sémantique. Ainsi, le fait de se lever

(augmentation de la hauteur) est en opposition sémantique avec le fait de s'asseoir (réduction de la hauteur).

4. Conclusion

Il convient de retenir que nous avons d'abord défini le marqueur comme une unité sémantique et pragmatique se servant d'une base verbale pour émerger. Nous avons ensuite montré que dans la communication théâtrale, le marqueur relève soit du kinésique, soit du verbal. Les deux catégories attestent une structure sémantique qui permet de mettre en relation la pensée et sa traduction en langage. Le kinésique accompagne la parole tantôt de manière concomitante, tantôt de manière subséquente. Il est dominé par son caractère intentionnel. Sa visibilité est d'ailleurs un critère de validation de l'intention communicative. Le verbal et le kinésique sont des voies parallèles d'expression de la pensée.

L'analyse des marqueurs proposée dans cette étude constitue une avancée importante sur le plan de la méthodologie de la recherche. D'abord parce que l'analyse a été élaborée à partir d'un double corpus, celui d'un texte écrit et du même texte joué ou représenté. Ensuite parce que cette double source permet une connaissance plus rigoureuse du marqueur. Ce concept est suffisamment opératoire pour rendre compte d'une variété de phénomènes dans différents champs disciplinaires.

Références

- ARGOD-DUTARD, F. (1998) : *La linguistique littéraire*, Paris, Armand Colin.
- AUSTIN, J.L. (1970) : *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil.
- BENVENISTE, É. (1966) : *Problèmes de linguistique générale*, tomes 1 et 2, Paris, Gallimard.
- BERNICOT, J. et al. (éds) (1997) : *Conversation, interaction et fonctionnement cognitif*, Nancy, P.U.N.
- BIRDWHISTELL, R. (1975) : *Kinesics and context*, New York, Ballantine Books.
- CERVONI, J. (1992) : *L'énonciation*, Paris, PUF.
- CURLIOLI, A. (1990-1999) : *Pour une linguistique de l'énonciation*, 3 tomes, Paris, Ophrys.
- DORTIER, J.-F. (dir.), (2004) : *Le Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, Éditions sciences humaines.
- KATENDE KATSH, M. (2004) : *Ton combat femme noire*, Lubumbashi, CEDPT.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1998) : « La notion d'interaction en linguistique : origines, apports, bilan », *Langue française*, n°117, pp. 51-67.
- (1980) : *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Colin.
- KLEIBER, G. (1997) : « Contexte, où es-tu? », *Revue de sémantique et pragmatique*, n°1, pp.65-79.
- KOWZAN, T. (1992) : *Spectacle et signification*, Candiac, Éditions Balzac.
- LORELLE, Y. (2003) : *Le corps, les rites et la scène. Des origines au XXe siècle : essai*, Paris, Les éditions de l'Amandier.
- MAINGUENEAU, D. (1996) : *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil.

- (2005) : *Linguistique pour le texte littéraire*, Paris, A. Colin, p.17.
- (2002) : « Énoncé » dans Charaudeau P. et Maingueneau D.(dir.) (2004) : *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, pp. 221-223.
- MERVANT-RIOUX, M.-M. (1998) : *L'assise du théâtre. Pour une étude du spectateur*, Paris, Les éditions du CNRS.
- NINIO, J. (1996) : *L'empire de sens*, Paris, Odile Jacob.
- PAVIS, P. (1996) : *L'analyse des spectacles : Théâtre, mime, danse-théâtre*, Paris, Nathan.
- ROULET, E. et al. (2001) : *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*, Bruxelles, Peter Lang.
- SARFATI, G.-É (2002) : *Précis de pragmatique*, Paris, Nathan.
- VERDEIL, J. (1998) : *Dyonisos au quotidien : essai d'anthropologie théâtrale*, Lyon, PUL.
- VINCKE, J. (1979) : « La base pragmatico-sémantique d'une grammaire générative naturelle », *Africanistique*, n° 7.

Résumé

Le but de cet article est d'analyser la structure et la signification de marqueurs dans la pièce *Ton combat femme noire* du dramaturge congolais Katende Katsh M'Bika. Cette analyse se base à la fois sur le texte écrit et sur sa représentation sur scène. Nous montrons que ces marqueurs appartiennent à deux catégories distinctes que sont la catégorie verbale et kinésique. Le concept de marqueur est lié à l'hypothèse proposée selon laquelle le verbal et le kinésique comportent une structure sémantique qui définit la relation de la pensée et du langage.

Kadyosha

Cyena bwalu cya difunda cidi bwa kusulakaja bushitakane ne dyunvwika dya ndakula mu dinaya difunda kudi wetu Katende Katsh M'Bika, didi dina ne *Ton combat femme noire*. Busulakaja ebu budi bushindamena pa dinaya edi ne pa mishindu udinayanayabu. Ndi ndeja ne ndakula idi bitupa bibidi. Cyakumpala cidi pa myaku ipatukatuka mukana mwa banayi. Cibidi cidi pa dyakula dya mubidi wabo. Yeye nkonseta wa ndakula ewu udi ukwatakaja lungenyi ne dyakula. Cipeta cinene cya mudimu wanyi cidi amu bwa kuleja ne ndakula udi ne bukole bwa kusulakaja ngenyi yonso idi mu dyakula dya bantu.

MPOWEME MISHEME

KANADA KA BA KANANGA

Véronique Nyashi Tambwe

Kanada ka ba Kananga :
Mapasa a Tatu Maweja,
Kanada ka ba Kananga :
Kanada ku mutu
Kananga ku manda,
Ka-na-da ka ba Ka-na-nga:
Kanada ka myeyelu isatu
Bu ya Kananga ka ba nyinka,
Ba cimpulu ne muntuntu
Badi bafwaanangane
Ku makoshi a ku shingu,

Kanada cyamwa cya mashika
Cya kulamina bintu bia Mufuki,
Kananga dituwa dia kapia
Dia kulambila makubwa ne nshisha,
Kanada ka mabwa a mashika
Amatamata mu dyulu bu mvula,
Kananga ka mvula ya mudumbi
Idi mipenya ne makubakuba
Kabyedi diyi.
Kanada ka ba Indios
Bakanyengabu mpata ne metu
Kananga ka ba tuyeke,
Bakanyengabu mayiba ne misulu,
Kanada ka metu'a mici ya mipimbu
Yenzenzebu nayo nzubu ya cilala a kulu

Balwa kwenza ne mabeji a kufundila malu,

Kananga ka metu a nsenji ne mbudi, itatabu kudi bilembi,

Kanada ka ba Indios, ne binkeleshi byu nsuki mulembu,

Kanada ka ba ntundu mufike

Wa dikoba dyengelela,

Kanada ka ba mukunze wa twisu bu twa kanyuny,

Kanada ka ba Kananga :

Tudi bena muntu, bafuka

Kudi Nzambi mwena kulu

Kanada ka ba Kananga,

Malandji wa nshinga, musoko wa kwendela bwenyi

Ukadi lelu welesha meji,

Kanada ka ba Bululu ne ba Tshisungu,

« Nzolo wendenda ngudyadya muswaswa,

Wa mu nzubu udyadya mpenzu »,

Ka ba « wa kutuma mu lwanyi, pa kupingana waakutwadila
dyanyi »,

Kanada ka ba Kananga:

Tudi bena muntu, twakwilangane,

Muntu wa muoyo wakwila mufwe,

Nsungi wa cyongo wakwila ciswa,

Kakunda mu mayi kakwila kashi,

Bidya bilale byakwila njilu,

Kanada ka ba Kananga,

Twasakidila bwa paudi“ mutamba

Kosesha nkuci mwadi »,

Mwikale cisamba Mbuyi

cyakulwa kunsamba byanyi

cyakalengela dibiko ku nshingu

Kanada ka ba Kananga :

Mapasa a Tatu Maweja,
A Maweja mfuki'a bintu.

“ Nukole Bobobo
bu muswaswa, bu ngindu,
bu cyamwa cya mu ditanda”

“ Nukole Bobobo
bu muswaswa, bu ngindu,
bu cyamwa cya mu ditanda”

BUTUKU BWA KUCYA

José Kabal Bongho

- **Mukaji ngwa kunemekibwa**

(aka kasala nkayaanda keela kudi Mwadi wa lubanza)

Yeye mwine mwena bwalw'ebu
butwambamba katumvwiji
bwa katusekeka mwena kuulu
kumupesha bukenji bwa kulama muntu
ngonde mulenge udiila munda
kuumpala kwa ku bantu
eyewa mukaji nmuntu bu bantu
bulelela ngwakunemekibwa
utu wiiba nswikakaja malanda
 nzolo mutoko njikija ndingudingu
 nyam'a mukuta
 batu bamusela
 wasankisha beena bula
Wasankisha beena kwabe ne beena buku
 beena ditunga
 malanda ne malela
utu wapingaja binene ne bikese
bu mwa kendabu nandi pambelu ne mu difu
bintu mbya kudya kakuyi bubi
 bya kudya kutumbishaku Mulopo
kubikila bakishi kutapa kaci
kutapane' nzol'wa kapya
kumulaaba lupemba
kumujingila luleelu ne bukole

kubenga musuusu makenga ne kanyawu
pambidi pa cilongw'eci cya Mulopo

- **Mukaji ndimuna**

disanka
bifuma kudi mfumu
wa bankumba ne balele
nmimwemwe
mu nsombelo mujima
wa mu bantu
kwikadi neede lubaabu
ne lukinu ku noye
ngwa kunemekibwa nansha kakupeelee kantus

- **Kendela**

Ambaaku ntontondy'a mpanga munyinga
ciwakendela nkwiiba mikub' anyi nkudya bukalenge
wewe kubwela mu Kongo ne bana ba mwema mwaba
kabidi kanteng kalebaleba bu ciilu
cya kucibula ne kantekeenene konso
wenda makasa anemeka buloba
mufwan`a lupepele lwanyampa mu cisuku
leelu ukaadi wenda ukebulula malanda
bwa wewe kudya kumweneka ku bantu
kwasamaanyi kutungisha katungu
kuwuja nkobe ne bubanji bwangula ku mashi
bukumina mucima kacya ku bangabanga
kudi banyoko banyisu ne beena pa nseke
kubangila pa kumande mupandi wa mabwe
ku mfumu mufumine ku kabwe
mudye ne kavulambedy'a batetela
too ne pa nkolokoshi mulemule
waku badyadya byanji bimansha bitongo
ambaaku kalumyana kipata kule

kapange lubanza mbuji ne budimi
beena mutumba bekepelangana
wakalwa bwa kusengakajangana
kendela kebe nkamana kujandula
nansha mudye bumfumu mu ndululu
nansha mulaale tulu bu mufucidi
upatata utapa milonda mu mabwe
utakapingana kwenu kukulela
kuwubaadi umuna ngombe uselelaku
amba bulelela usombe byakane ne beena bula
bwalu cya mukwenu kincifwilapu lukuna
lubaabu ne lukinu luvule
ambaaku muwenda ne disanka mu bula
kendela kebe nkamweneke kabi
kabikila makenga bipupu ne kanyawu
kadi kase pa lukuka ne bupote
kendela kebe nkatambe bubi
utakapingana naku kunyima

- **Mukuna mula**

Cikula
kananga
kabwe
kambote
lusambo
mwamba mbuyi
kaping'a ngombe
bakwanga ba mwel'a yombo
cisense cya mayi menene
mereke raba kazablanka
tulaasa tukolesha
bula pa luseke
nmukuna mule

nmukuna menemene
mubanda kuyi mulela
ubandabanda nsenji ne nkala
tunyama twa mikono tupungila
ewu ngwanyu mukuna mule
kuwucinyi bwala ne nmule
kulu kwawu ke kudi njila
moyo
mfwalanga
bakaji
ne nsala ya nkusu

mulaale ubala mitamba
 mulume mukuku kutwa mwadi
 kuvuluka nshandi bana bakaji
 ne beena kwabo
 bakosa mitu
 maboko
 byanza
 bajika bu balale tulu
 kabayi bilaamba
 kakuyi kadiwu nansha kakese
 kudi tulukosanyembuw' etu twa lukinu ne kanyawu
 twibiiba bubanji bwetu bwa kunemeshisha badi
 Cinyongopelu cya cikole
 mulume mukuku kudifila e kubila bajanyi
 udila utwa mantanta
 utwa mu bula wenda utankamana
 ufuuna utwanya bilaamba
 cinankenza ncyini mu museko
 ewu wa mukalenga benda ne binsonji
 benda badila babo
 bakwabo buwuja mishiku
 bamona disanka
 benda baseka
 Beena mukalenga benda badila babo
 Nswa yakayila cituki
 kandele wakalwa kukumama mulongesha
 ba mompere banya lubilu
 bobo bakenda nende mu njila
 bantw' aba bashipyanganyi
 bakudiila nyisu badya nyoke
 bakesa mitu ya baana balela
 balwa kuckywamba ne semena twenze mudimu
 mbilel'anyi nmukupa
 Citungu cyenu cidi cinunka bu tumvi

dipembu dyaci nditampakane buloba bonse
mashi anwaka pwekesha panshi

a bakaji
 balume
 bana ne
 banunu bonso
 atakabikila mufuki wawu

wakatapulula cikondo cya mukalenga paalu
beena ditunga ne bantu beende
kusabula iselele ku makasa kakuyi mayi
muntu ngwa bende kabatu bamutangidila panshi

• Dimuka

Budimu mbupite bwanga
wewe mukulw'a bantu
juka teleja kayanda
kangelela mu kwamba
anu bwa kudimwisha bantu
pa bitwenzenza mu bantu
anyi bitwendenda nabi ku moyo
bikepesha mbuji ne ngombe
bana misoko kabiya bitanta
teya ntema mu bantu
umvwe myadi ne miyenga
bwa mukungulw' ewu mwenyi
wakabwela mu mbanza kujaama
utapa balume bakaji bansonga
ne ba bitende too ne ndelu
ya mundamunda
dimuka disameedi nditambe bubi
badi nadi badi basaama ntanta muleepa
pashishe balwa too ne kujimina mu bantu
dimuka
kantembel'aaka nkatudiile bantu

biwamona kashosho kadila
 kakupa mutu
 wamanya se cidimu cya leelu
 nkacimone cibi
 Dimuka
 kulu kukoseka kumpala kwa
 matuku mafunda kudi Mulopo
 walwa kushiya baana ne balela
 bawakadi mwendele ukebela bidya
 mu makenga ne kanyawu
 bakaadi bataabala mu masangu
 a beena kadyebwe ne masono
 baleteele kabayi bukole
 kabayi badye kabayi banwe
 bapangile ne kabanda ka kakese
 bashal'anu bindile lufu
 dimuka kulu kushiya panu patupu
 dimuka
 kantembela'aka kadi ne cyambu cikole
 kakwacila bantu ku bwenzavi ne maalu a butope
 ku nshingi ne bintu bitwe byondapa
 nabyo muntu ukaadi moshiibwe kapya
 ewu ukadi wenda ne makala pa nyima
 bawulaaku macyo wewe cibak'a kalemba mukole
 matuku mmoneke bikole
 kantembel'aka kakena bwanga kakena mucu
 nansha wa matuku makeke
 nkatonkola nkashama cyenda mu dimya
 utu upingana ne bitocyebi pa mbidi
 uya kubilaaba mufub'ende mumana kupeta
 ngakwambidi ne ebu bubedi mbutula mala
 kabwena bwanga nansha bukesa
 sombela nyina banza nanga ulubuluke
 ukoleshe bana utancishe luluwa

twaku katungu panshi lekela kwanguluka
lekela kwitaba kadya byula kadya kukuta
wadya cyakanyine ne muminu
kudya kupicisha kutu kwiba kadiwu

- **Butuku bwakucya**

butuku bwakucya mvita nmimweke kujika
beena kongo umvwayi kabobo lekelayi kudila
bakwa ntontodi yayi kwenu twakunubenga kashidi
nansha batwe mpanana babikile bantu benyi
vulukayi bana betu banwakadi nwenda nushipa
bamwe nwela mu bibombi banga nukosa minu
bakaji nwangata bashale ne mbumbu mu mbidi
babungi nujika ne moyo wabo anu bu bapika
kanuyi kadiwu nansha kaya kwangula
dijinga dyenu dikal'anu dya kupwekesha mashi
kukokesha ditunga dyetu anu ku ngudu
to bulelela nudi beena cikisu
pa nanku wapabwende utakaakula
bwalu kacya ku banyinka cyabende kincyanyinapu
tatwakafwa
butuku mbumane kucya
bukwa bantu twambilangane
katulu kushala mu maboko mutupu
ditunga bu dyetu dikadi aya bantu beenyi
bakadi benda madyunda badisasa ku bantu
bamone bu mwabo mutena kaba kakwendela
tushala twenda tukupa mitu
tukwacila tupumbe
tukwacila mici
kebayi kwa kwela dikala
kwa kwela diinu
bwa kupatuka mu bupik'ebu bwa tuntu
twende

mwenyi katambatamba mweena ditunga
mweena ditunga dyende ngutu watamba
butuku mbucye bitala jukayi abaayi
kakweena muntu muula ku cyombe
nansha ku nsampu
butuku mbucye bena mwabo ngitabilayi kabobo
kangelela mu dikenga
bwa kuvuluka baba
mpasw'a musapi
munkong'ya pabwende
mumpesha moyo kongo
wa ba nyinka

- Eyi cilobo cikala mwenu
Nanga wenda ntunku
Bu luvile ntumbilamwabo

- **Kalasa mbwanga**

Wewe nsonga wa kubakwa bowa ne ku kamonya
wewe wa ku ilebo ne lombelo
wa ku baana ba ntumba ne ku dibaya
wa ku bakwa diishi nebeena ntambw'a mwenze
wewe udi wenda ukebulula
utwa ku mweka ulwila lwa ku cikapa
teleja nkwambile cyakwidi cya beena kale
dikeba didi mu bula
kwenda mwitu nkutapika mici
bungenda ne buledi
kabitu ku makoyi
nansha ku makanda
anu nzambi wa kulu wakwela lupemba
eci civwa kadyosha
kadi londa mibelu milenga
kuyi uyifidila kantu

ya kudi kankonde ka ba cikwaya
mufukya misa mufundya'a mikanda
mifunda mu cikumambila cya mu dyosese wa kananga
tekemenayi musangishe mulwalwa mukuyba
mucyoko musala mpasu ne wa cidila
umvwa
kalasa mbwanga kakankonga bu baaba
panu mpimpe wamanya kufunda mukanda
nansha kuyi taatu nansha kuyi ne baaba
newumone mwa kudikoleela byebe
mwa kusela ne kudyudila bilaamba
tatwanyi nansha wewe mufwe mu ditanda
kunshidi mbuji nzolo ne ngombe yebe
bwalu mbintu byangatangatabo mabanza
cya mushinga se'nkudongesha mukanda
nembwele mu ndeke
mpweke ku makumbi
mpicile mu njanja mbwele mu katumba
ngambile bantu ne monayi bukalenge bwanyi
bunshila kudi taatu pa kundongesha mukanda
kalasa nkimpe mwena dyanyi
kuyi mukalonge newushale mupik'a bakwabo
kalasa ngonga kakambisha ku tulu
twa mu bantu
tunankadi ndalandala
pawudi ukalonga udi ulwa wakunemekibwa
bakucina bakubikila mfumu nansha mukalenga
kalasa mbwanga bwakampakila tatu ku kabwe
tukalongayi tunemeshishe cimenga cyetu

twibake matanda tujule ngumbu kwetu
tudye malanda ne matunga makwabo

tutancishe malandji ku mutu ne ku manda
tupicishe mwa kamushiya babeleshi pa kale

• **Kutambi kukeba kudya**

Mu matung'a mputw'a batoke
ne manga mene a bantu bafike
kukebakeba kwa kuwuja difu
kwendakana mu bimenga
bya mwaba mule
anyi bitwangangane mutumba
se'mbwalu bwa kutudila mucu
kabwena bwa lutatu nansha kanyawu
mbwalu bukesa kabwena busamisha mutu
Bilumbay'ebi bikaadi ne nsombelu mupye
mushilangane ne wetu menemene
wa kudya kukupisha mutu
wa dikenga ne kanyawu
wabo mupongo utu wiba mukole
wetu ngwa butuku kudya tufuba
twa bana ne bakole
wowo udyanu wa dikeba kudya
kadi amba mutwashintutula buloba
bu batoke kulonda mukenji mushiya kudi mulopo
twetu kutapa kaci kushiya kaci
byetu byonso mbijikile anu kukeba bidya
bwa kusankisha difu
bu nyoka nyama ne bimuna
ebi byonso bidi kabiya ne menji ne lungenyi lutwe
Kutambi kukeba bidya
utakaya nabi mu buloba bwa Mulopo
Taatu witaba mishiku ku mudimu
nansha kayi shefu ukeba binene ne bivule
bwa kudya kutonkola mutu

baaba wenda mushinga ne byende byonso
bya pa mbidi
anu bwa kumona kudya
baana bakaji baaleja mafu mitutu
nyima ne mpala ya bibelu
butuku ne munya benda butaka mu njila
anu bwa kudya kwasa tufuta pambidi
katupa ka cikwanga ne twamunsona
tufuta twa kufita kwisu ne mu nsuki
byonsw'ebi anu bwa kukeba kudya
tupwa moyo ne
kukeba kudya binene kutakamfwisha
batu wadya byakanyine ne muminu
eci kanditunga se'nsodomo mulaya
wakamanabo kutulongesha kudi bampasata
badi batape bu meshi a ndikidiki
beena cididi ne batwambamba katumvwiji
badi baleka ditunga kudi benyi
ba kule ne bidimu byonso
anu bwa kudya bakadi batonona twisu
kudya kwa lukuka kutu kubwikila mesu
mwena bula ulwa kushala muntu munga
bamwe mene bamubikila ne muntu mwende
anu bwa kumona mwa kwiba kudya
kakuyi lukonko nansha lwa lupunga
Bena Kongo lekelayi lukuka
ditunga lekelaku bowa
twakutamba kushadidila kwinshi
mu byonso
bitwadya twatangila banga
twatangila ditunga
dwalu kwiba
anyi kudya ne bantu bende
nkudikosela ne bowa mwinshi.

bu bwa kudya katubaadi kwenda ku bantu
 cyakatwendesha ndinanga dya ditunga
 ne bwena muntu
 kutamba kunanga kudya kutu koono malanda
 matunga makalenga ne malela
 tuvuluke mufwanu wa mukalenga mbwa
 ne tunyama tukwabo twa tukese
 muteka mu nkwaso muzangika ukupa muntu
 e kumunyema bwa kufwila kafuba kakese
 kushya nkwaso mutupu
 kampusu kumupingana
 mfumw'ewu e kwengeja twisu mu byanza
 mutupu katupangishi bumuntu bwetu ku lukuka
 lwa kudya binene ne bya diboba
 bwa kupanga bumfumu panu pa buloba
 kutambi kukeba kudya
 keba nangananga buneme bwa bumuntu bwebwe
 bukukebele nkwaso ya mushinga panu
 pa buloba ne mu dyulu mwa Mupungila makunyi

• **Lekelayi ngambe**

kudila kwa mukulu nkukunza disu
 mu dikola dyanyi malu mavule makwate bundu
 manga anankamona akankwacisha bowa
 meme kwela menji mucima kunshikila
 meme kunyana kushala bu kaci kume
 kubila nyinka kwela mushamusha diyi
 anu bwa nsombe byanyi bu muswile nzambi mwana
 bulelela mwana ku ndekelu kwa byonso
 meme kubila ba nyinka
 kwela mushamusha diyi
 bu nzolw'a citala musombe
 ne bamudi mwiku
 lekelayi ngambe

pancidi kaleji nsabila peeku
pangikala mutu mutekela panshi
nyikila ne ba nyinka
mbela lusanza ne ciji
nundekele mbyambe byonso
nansha bwa kufwa mene mfwe
kuledibwa pa dipanda
kwindila budishikaminyi ne bwimpe
leelu wa ndaye mene kushala ku mesw'a bundu
maleta mamina kaamunyi pa bwasa
mu dinda nya dilolo mpingana
ciyi kasunya ciyi matamba
bana baledibwa bapange bitetela
kabayi bilamba
baya mu kalasa kabayi cibuta nansha mukanda
mbulamatadi'eku wela mifwanu
nansha nzambi mutuke mu dyulu
amba nmunyi mwaya ditung'edi ku bantu
ebi kabyena kulondela bantu
bwa cyanana udi ukoseka moyo
tushala ne dikwacila bantu
muwakafwa kakuyi mushete
mupange bwanga nansha cilamba
mulale butaka utuma mupuya
mu musokw'ewu wa kutemba ku bantu
mayi cyowesha babende cishiya ba mwabo
wewe bula bashala ne mbindu munda
bwa kujikija ebu bwalu
mususu dikenga ne malu munda
tukadi bashadile anu dimba dya misambu
kuya ku ba bende kutapaku njila
anu bwa kuja maja
kukeba bubanji ku bindanda
ne dipangisha bantu anyi dyamba

musokw'ewu udi mwimpe udi mulenga
bena cididi mbakawunyanga ku bantu
pa kufwilakana nkwasu
baswe anu kudiila mu ngesu
lutatu bipupu pabi e kubwela mu bantu
batangile kabayi ne bwalu kwamba
nzambi utakabapesha dinyoka
Tabalayi bena Kongo
kamushadi anu nwambila bantu
masungulungowo aa pa mesa
nwamanya wa kufunkwina munu
udi mwa kutwa ditung'edi mushinga
kupesha bena ditunga kanemu
bobo kumwenekaku ku bantu
benda bamba ne ditunga dyetu ndilenga
Cyambi bwa cinyi wa ba Ntumba
ciyi kajilu nansha dibanza
nankabilama cituku byakampesha bubedi
lekelayi ngambe patucidi bamonagane nenu
lekelayi ngambe njikije dibanza kwa maweja
meme pa bulob'ebu mutangile
bifukibwa mu ngena bitandabale
ncyankamina ciyi nansha nkobola
lekelayi ngambe mucima umpweke munda

- **Nemeka mubidi**

Mwananyi wanyi mulela
ciwakumona ncinyi panu pa buloba
cidi cipite lupose bwimpe mukana
kaciyi kwa lwandanda ne ku bena mwalaba
mu citenge nansha ku bena kasase
kwetu nku bibindi nkudinemeka mubidi
bavwale bilamba kabayi baseswishanga
to mwanayi kuyi ne udi mundelela

ulwata bilamba wenda uteketa
ku mutu bu ku manda
bikwabo wenda utenteka
tupanu tuswike mikolo tulamate pa mbidi
wenda wela ntanta bya manda e kuja maja
difu bu kabombi kakayi mufuba
dileja mututu mukonga kudi kabewu bu ciseba
byonso byebe biteka pa mbelu
byenda bikumishangana mucina
mpala ya bimuma ikeba kutula
nkashama myoyo ne micima
ebe menu bu masa ku ntafwa akeb'a kusuma
mateeka anuku munya
alobesha balume ne bantu bakane
lwebe ludimi anu lusalala
nansha lusukula nansha dinyanu
lwenda lukeba nyam'a kwela mubwanda
bwa kupeta tufuta nansha cikwanga
mwananyi
mubidi wa pa mbelu kawutu wiba mushinga
mubidi wa mwana mukaji kawutu waswa mbindu
oweshe mayi bilenga uwulwacishe kalamba ka kazeze
uwusokoke ku bantu bwa wikale muntw'a nsongo
usamine moyo bakukumine mucima
kudi (bantu) basedi ne bantu benyi
bena kantu ku byanza badi mwa kukutwa mushinga
mukaj'a tatu nemeka mubidi
udi wa ku cidimba ne ku cikula
wa kwa ba kabongo ne ba lubaya
wa kwa ba mukamba ne ba ngalula
wa kwimbimba faya tese ne Tshiala mwimbila
kutubu banemeka mukaji banemeka mubidi
meme kukulela bu cilongo
bwa ulwe kunlama byanyi

pawikala wakulonga mukanda ne kunemeka mbidi

- **Bukalenga ncibundu**

Panu mpasangana pakole
masele ne bilunde mbisangana bimene
nansha yesu kakamena miji to
mulope neakwebeje
bukalenge ncibundu citu cyatuka nsunga
kabatu babudya ne ku ndekelu wabo
butu mmwel'a ntapu lubidi kabatu bapota nawo
ndungu kasankisha mukana
kadi kikale kosha ku manda
butuku mbumane kucya
nweni bakambula mishiba ne
mbwa kutumbusha ditway'edi dya bupika
kalumbandji' aku budishikaminyi bwakulwa
tulekelayi tudenzela mudimu
mvita nmijike pinganayi ku meenu
nweni ntontody'a mulu mabonda
bukalenga butu bwiba cibundu
bucidi nsukadi nwabulama byenu
benabo batakabinduluka neenu
lelu pawikala ubumvwa cibundu
makelela utakabumvwa bosha bu ndungu
wewe kubunyema kushiya mwaneenu
unwakalwa nende lungenyi lolumwe
unwakenda nende njila imwe
bukalenge ncibundu shala kumanya
biwankuma wewe kunshipa
mwenya wabo utu walwa kujika
nsunga yabo itu yalwa kwaatuka
bubapatuka mu maboko
ntombolo ibanda
ncima ikana yenda yela mapwayi

bukalenga ncibundu
bukalenga ncishi cya mu lukunde
cidi cidya anu lukunde
bukalenge budi bu mbwa wa mukupa
utu usuma mumulami wende
dimuka wewe cyakidila maswa
wakalwa ne mata malwa mambula
bwa kulwa kudya mamfumu a mu makolela
teleja bukalenge ncibundu citu cyalwa kwatuka
kadi kunyima

Butuku mbucye
Mbulwe ne masanka
Myadi
Makenga
Nansha tulu
Apo
Dimuka
Tudi pa buloba
Bwa mingonga mivule
Bilongo bikese
Dimuka
Udilwagine bikole
Bwa nsungubile
Yebe kayikoseki.

_____COMPTES RENDUS

DE LA LUTTE DE LIBÉRATION DU PEUPLE LULUA

Barthélemy Mukenge Nsumpi Shabantu, 2006, Institut Don Bosco, Tournai, 190 pages.

Kapanga Kapele M. K.

Structuré en cinq chapitres, le livre contient, outre la dédicace (p. 4), la préface (p. 5-8), l'avant-propos (p. 9-13), l'épigraphe (p. 14), l'introduction (p. 15-18), la conclusion générale (p. 129-135), les notes (p. 136-138), les annexes (p. 139-184), la bibliographie (p. 185-187) et la table des matières (p. 189-190). Il s'agit des «mémoires» de M. B. Mukenge Shabantu, ancien enseignant, premier Président provincial du Kasai dans le Congo indépendant (30 juin 1960).

Après sa carrière d'enseignant et son mandat (inachevé) de Président du Kasai, il a été Député national, Gouverneur du Kivu, Membre du Bureau politique du M.P.R. et Inspecteur d'État à l'Administration du Territoire. Dans l'introduction, l'auteur défend la thèse de sa «lutte» contre l'oppression de la «colonisation belge» et de la déconsidération par les «frères baluba», sauvés jadis par les Lulua du «génocide déclenché (contre eux) par Ngongo Lutete et Ngongo Lumpungu» (p. 11). Il se défend de vouloir «ressusciter des rancoeurs entre les différents protagonistes ou groupements» (p. 16) et tente «d'esquisser et d'analyser, le plus froidement possible», le conflit qui opposa les Lulua à leurs hôtes Baluba, à la veille de l'indépendance du Congo» (p. 16). Son objectif: «informer le lecteur (de ce) drame historique» pendant que certains de ses «acteurs sont encore en vie» (p. 16). Il signale les points tournants qui ont marqué sa vie: sa désignation comme trésorier de la jeune

Association Lulua-Frères (1954) d'abord, et président de ladite association ensuite (1957).

Chapitre I

Citant plusieurs sources écrites et plusieurs témoins, il traite de la généalogie des Lulua qui atteste de leur origine commune. Leur itinéraire, il le trace de Nsanga-a-Lubangu – qu'ils auraient quitté vers le 17^e siècle – jusque dans la vallée de la Lulua, en passant par Kasongo, Mutombo Mukulu, Kanda-Kanda, Ngandanjika, Bakwanga et Dimbelenge. Il traite aussi de leurs traditions (organisation politique et juridique, vie économique, sociale et culturelle) ainsi que de leurs loisirs.

Chapitre II: «La lutte de libération».

L'auteur en situe la cause dans:

A. *Le contexte historique* en relevant: (1) la «rivalité entre Muamba Mputu et Mukenge Kalamba» à propos du rêve du premier usurpé par le second; (2) les «vagues d'immigration sur le territoire lulua»: celles des Baluba (1870 et 1895) et celle des Européens (1890). L'auteur insiste sur la qualité de l'accueil et de l'hospitalité réservés à leurs hôtes baluba par les Lulua, qui leur fournissaient vivres et logement, terres arables, voire des épouses (aux célibataires), en échange des champs à cultiver par ces derniers. Il ajoute que certains Lulua mourants leur léguaient même leurs familles (femmes et enfants) (p. 45); citant Mabika Kalanda, il écrit: « Les intérêts sont mêlés les uns aux autres et les amitiés entre les chefs Baluba et Lulua se sont consolidées au fil des ans» (p. 45).

B. *Conséquences de la colonisation*, traite: (1) *Des missions*, autour desquelles s'agglutinèrent les Baluba, fragilisés par leur situation d'immigrants dociles à l'autorité

coloniale, à l'opposé des Lulua qui restaient dans leurs villages car n'ayant rien à craindre. (2) *De l'administration coloniale*, qui déplaça de force les villages lulua des alentours des centres urbains pour y installer les Baluba «afin de mieux asseoir sa domination au détriment des natifs» (p. 47). L'auteur explique cette brutalité par la soif de vengeance pour la guerre de 15 ans que les Lulua avaient faite à la colonisation. (3) *Des problèmes de coexistence*: la situation, déjà difficile du fait de l'action coloniale, empira à l'arrivée des nouveaux immigrants baluba, attirés par la construction du chemin de fer (en 1925). Encouragés par la colonisation, ces nouveaux venus vivaient «comme des *Maîtres* en pays conquis» (cf. R.P. Keerberghen, p. 50), affichant du mépris à l'égard des Lulua et les traitant de «chétifs, paresseux, voleurs, têtus, belliqueux, incapables... » (p. 51).

Il se développa alors une injustice généralisée dans toutes les entreprises, les écoles des missions et les postes de l'État, où l'on n'embauchait que des Baluba. Le dénigrement systématique par les Baluba et l'aval du colonisateur à ces malveillances vicièrent la coexistence jadis pacifique et fraternelle. Les enseignants lulua durent alors s'organiser pour contrecarrer leurs accusateurs et améliorer «leur sort dans le concert des peuples épris de paix et de justice» (p. 56) par l'affirmation de la personnalité lulua au sein des tribus et des peuples du Congo, l'éveil de la conscience afin de cerner les failles et améliorer le sort des Lulua, l'implication dans un processus de développement dont ils étaient jusque-là exclus et par le rejet énergique de la déconsidération affichée dans l'administration, l'enseignement et les entreprises.

Chapitre III: Les moyens de notre libération.

A. Initiatives d'intellectuels lulua: (1) *La lettre ouverte à l'Administrateur territorial*, par Augustin Mutapikayi et Laurent Kapuku (15 juin 1951), dénonçait les abus de l'administration coloniale contre les Lulua sur leur sol. Le gouverneur de province reçut les auteurs et les exhorta à créer leurs institutions et à soumettre leurs doléances aux autorités compétentes; il leur promit d'y donner suite. (2) *Création de l'Association Lulua-Frères*, autorisée par le commissaire du District du Kasai (lettre du 28 juillet 1952): «la première (association) du genre dans l'histoire coloniale belge à avoir réussi le regroupement et la conscientisation de ses membres...» (p. 67), elle avait pour objectif la mobilisation des Lulua pour les sensibiliser «sur les cotisations,... les études des jeunes,... la conscience professionnelle, etc.» (p. 63). Sa devise: PROGRÈS PAR LE TRAVAIL, CHARITÉ ET FRATERNITÉ, se traduisait par «Lulua diyi!...Diyi dimwe». On élit le comité directeur, pour un an (juillet 1952 à juillet 1953), puis pour deux ans jusqu'en 1963, avait son siège social à Luluabourg. On mit sur pied des comités provinciaux, locaux et sectionnaires et diverses commissions.

B. Actions de l'Association Lulua-Frères 1. *Action de conscientisation*: susciter un débat fructueux entre les couches du peuple pour inciter la jeunesse à s'instruire et pour proposer des solutions aux problèmes sociaux. Grâce aux cotisations des membres – 1 million de FC en 1959 –, on créa (1^{er} mai 1959) *Franchise*, journal de combat qui assura des contacts avec les divers comités, et on construisit le Cercle Lulua-Frères pour les activités de l'Association (1957). 2. *Action sur le plan politique*. Les élections communales, perdues dans la commune de Tshimbi, furent gagnées dans celle de Ndesha par les Lulua. Leur «succès»

fut mis «sur le compte de (l')organisation rationnelle et dynamique» (p. 73, citant *Le journal Kasai*, s.d., p. 3).

Chapitre IV: La confrontation.

A. La lutte fratricide Lulua/Baluba (1959). L'auteur la place dans le contexte psycho-historique, en rappelant les résolutions de Munkamba, prises par les chefs des deux ethnies (les 2 et 3 mai 1959). Il résume ainsi l'accord: *Que l'Administration, qui a favorisé la création de la situation actuelle, trouve une solution satisfaisante pour les deux parties en cause* (p. 76). Comme pistes de solution, on suggérait: (1) la reconnaissance officielle du droit de propriété du domaine foncier aux Lulua et celui d'usufruitiers aux Baluba; (2) la reconnaissance officielle des droits identiques aux Lulua et aux Baluba sur les terres (alors) occupées par ces derniers... ; (3) l'abandon de toute politique autoritaire (susceptible) de provoquer des incidents.

Mais, l'application de ces ententes n'ayant pas respecté les prescrits, provoqua la contestation de toute part: les Baluba voulant plus de terres, les Lulua contestant la partialité des agents coloniaux (p. 78).

1. *La visite du Gouverneur général.* Le Gouverneur général arriva à l'improviste à Luluabourg, traquant un avocat communiste belge, qui était venu défendre les citoyens lulua, dont les chefs Luandanda et Nkonko, emprisonnés à la suite du conflit interethnique. Les prisonniers relaxés, l'avocat Wolf regagna la Belgique. Entre-temps, les conclusions du lac Munkamba devenaient exécutoires et annonçaient «un accord... historique» des chefs lulua et baluba.

2. *Réunion du 31 juillet 1959.* Elle portait arbitrage pour faire baisser la tension sociale et calmer les esprits à la veille des élections.

3. *La décision de 115 Chefs lulua*. La tension demeurant malgré tout vive, les chefs lulua, en conseil, prirent acte «du refus des... Baluba de respecter les résolutions du lac Munkamba» (22-23 août 1959) et «se prononcèrent tous pour (le) départ (de ces derniers) du territoire lulua»; ils en fixèrent la date au 15 septembre 1959 (p. 81). L'auteur cite M. Albert Kalonji exhortant les Baluba à chercher des fétiches qui les rendraient forts (c.à.d. invulnérables) (p. 81); il s'en suivit la création du *Mouvement Solidaire Muluba* (MSM) – présidé par M. Paul Ngandu –, élément déclencheur de la guerre interethnique.

4. *Initiative des abbés Alphonse Ngoyi et Joseph Nkongolo* (minor) (fin août-début septembre 1959). Accompagnés de M. A. Kalonji et de beaucoup d'autres politiciens baluba, ils vinrent au Cercle Lulua-Frères pour une concertation qui pût «désamorcer la situation et faire baisser la tension (...)» (p. 82). Ils proposèrent en plus «de composer un comité du MNC où Baluba et Lulua se côtoieraient» (p. 82), toutes propositions accueillies par les Lulua avec réserve compte tenu de l'expérience traumatisante vécue.

L'auteur ajoute que le *Comité mixte MNC Baluba-Lulua* ne vit jamais le jour, M. Kalonji ayant opposé une fin de non recevoir à la proposition des délégués lulua de voir le lulua Joseph Tshitenge agir comme secrétaire dudit comité. Cela sapa les efforts des abbés (voir Mabika Kalanda, *Tabalayi*, s.d.); les délégués lulua, humiliés, abandonnèrent ledit projet.

B. Confrontation avec le pouvoir colonial. Convoqués par le Commissaire de District de la Lulua pour donner leur position sur le rapport Dequenne et les résolutions du lac Munkamba (4 septembre 1959), les délégués de l'Association Lulua-Frères résistèrent aux pressions du commissaire,

réaffirmant l'adhésion de leur peuple aux résolutions en question. Entre-temps, les Baluba discréditaient les Lulua auprès des Blancs en disant que ceux-là cachaient leur plan de chasser les Blancs, évoquant pour cela la guerre de Mukenge Kalamba de 1881.

Malgré les précautions de l'autorité coloniale, la guerre éclata (15 septembre 1959) au village de Bakwa Bowa; le Gouverneur manda Muanangana Kalamba Mangole, le 1^{er} Bourgoumestre-adjoint, M. Merckx, et B. Mukenge pour pacifier aussitôt les villages en conflit. Le tour se fit en trois jours: au premier jour, dans le territoire de Demba, où l'on trouva 30 corps de vieillards lulua, abattus par les soldats de la force publique. Au dernier jour, on apprit la nouvelle de l'assassinat de M. Modeste Kambala par les Baluba. Mais, selon l'auteur, l'appel au cessez-le-feu lancé par l'Association Lulua-Frères était «scrupuleusement respecté par tous (les Lulua) et dans la discipline (et) suivi à la lettre» partout» (p. 88).

Conflit Lulua-Baluba au regard d'un conflit entre Baluba. L'auteur tente de rapprocher les divers conflits armés intra-ethniques ayant éclaté dans le passé des deux peuples pour en faire voir la stupidité. Il justifie le conflit lulua-baluba par la fierté des Lulua foulée aux pieds par «l'arrogance, les injures, le mépris – des Baluba -, avec la complicité du colonisateur, oublieux de la vision éclairée du député belge Delvaux qui avait dit:

Le rôle du pouvoir n'est pas de caresser des erreurs et des illusions, mais de les combattre et de les détruire,...sa place est devant et non derrière;... son devoir n'est pas de se laisser aller à toutes les directions où on le pousse, mais de marcher courageusement en tête d'une opinion, de l'éclairer et de la guider dans la voie qu'il sait être la meilleure (p. 91).

C. *Élections préparatives (sic!) à l'indépendance.*

1. *Élections législatives et provinciales* en trois phases préparatoires: la désignation des candidats lulua conseillers provinciaux, la cooptation des sénateurs et l'enregistrement des candidats députés. Seul critère: l'engagement individuel des candidats.

Au vu des résultats, l'auteur vante le dynamisme et la cohésion des siens dans la cooptation des Sénateurs et la formation des cartels pour désigner le Président de l'Assemblée et canaliser «nos aspirations et nous conduire à la réussite» (p. 92-94). Il cite à ce propos *Le journal du Kasai* (10 décembre 1958, p. 6): «La supériorité lulua n'est pas à proprement parlé (*sic!*) le fait d'un vote tribal puisque le nombre des suffrages recueillis... dépassent (*sic!*) de loin leur effectif.

On doit mettre leur succès sur le compte d'une organisation plus rationnelle» (p. 94); et Mabika Kalanda de dénoncer «le manque d'organisation qui avait caractérisé le comportement de Nkonga Muluba» (p. 94) en disant que c'était des élections où devaient s'affronter l'arrogance des Baluba et la crainte de disparaître des Lulua.

2. *Élections du Président provincial.* Le cartel entre le MNC-L. et l'Association Lulua-Frères fut la clé du succès: Dominique Manono fut élu Président de l'Assemblée provinciale et Barthélemy Mukenge, Président de l'Exécutif provincial. Rappelant la kabbale de ses collègues baluba qui avaient contesté sa promotion au rang de Directeur adjoint de l'école primaire de la paroisse Notre-Dame, à Luluabourg (1959), l'auteur met en évidence la haine de ces enseignants «contre un Lulua qui ne pouvait pas avoir plus de mérites qu'eux» (p. 96-97) car, disaient-ils, «placer un Lulua à la tête de l'école c'était les humilier et ils ne toléraient pas cela» (p. 97).

C'est dans le même esprit qu'éclata la guerre Baluba-Lulua: les Baluba ayant rejeté la demande de collaboration des Lulua pour «une construction collégiale de la Province» (p. 98).

D. Opposition Mutombo/Katawa.

Notion inédite, l'auteur en attribue la paternité à A.G. Lubaya, en citant Grégoire Luntumbue: «Il (Lubaya) a enseigné aux autres les grandes divisions du peuple, le sens de la majorité et le respect de la minorité» (p. 99), au cours d'une entrevue avec P. E. Lumumba, sur la situation politique du Kasai, «convaincu (à tort) que M. Samuel Kayembe, futur membre du gouvernement Mukenge, était cousin (de ce dernier), donc Mukwa Katawa» (p. 99). Pour souligner cette erreur, l'auteur dresse l'arbre généalogique partiel (des Lulua), basé sur un document d'archives belge et enrichi d'informations personnelles (p. 100-102).

Chapitre V: L'action politique après le 30 juin 1960.

1. Le mandat du Gouvernement provincial.

Fixé à 5 ans par la loi fondamentale, ce mandat ne connut que quatre jours d'exercice normal, le pays ayant été agressé militairement par l'ancienne métropole: la Belgique. La province fut perturbée par le largage des para-commandos belges sur la ville (4 juillet 1960). Arrêtés et neutralisés par les soldats congolais (A.N.C.), les agresseurs furent rapatriés après les visites de l'ambassadeur de la Belgique, du Président Kasa-Vubu et du Premier ministre Lumumba. Ensuite, l'effort porta sur les devoirs de l'État, sur l'évacuation des frères baluba vers Bakwanga et leur approvisionnement en produits vivriers pour prévenir la famine. Cela, écrit l'auteur, «sans l'assistance financière (de

l'État) ni matérielle de la Croix Rouge...» (p. 105), mais en comptant sur l'apport de l'armée dans l'escorte des convois.

2. Composition du gouvernement provincial du Kasai.

La 1^e comprenait les membres des divers partis politiques: Le M.N.C.-L, l'Union Congolaise (U.C.), le Mouvement de l'Union Basonge (M.U.B.), le M.N.C.-K., le Parti Solidaire Africain (P.S.A.).

Au cabinet privé: Paul Lomami-Tshibamba, coordonnateur, Tharcice Kambala, secrétaire particulier, Bonaventure Tshimanga Buanga et Martin Kayembe Tshitupa, au protocole. Mais, vu «le refus de certains candidats luba de travailler à Luluabourg...» (p. 106), la formation fut retouchée pour faire marcher les institutions. Pour la 2^e composition, l'auteur donne les noms des personnes qui avaient refusé de travailler à Luluabourg; M. Joseph Luhata, nommé ministre de l'Intérieur puis remplacé par M. Athanase Nkengela; M. Dominique Mubanga, nommé ministre de la Justice puis remplacé par M. Théodore Nanshakale. M. Joseph Ngalula, nommé ministre de l'Économie.

3. Le programme d'action et sa réalisation durant notre mandat.

À défaut d'initiation à la gestion de la chose publique, les nouveaux dignitaires s'avaient pour guide que leur conscience professionnelle. Pour pallier l'insuffisance des cadres universitaires, l'auteur signale l'octroi des bourses d'études du Marché Commun à certains élèves et fonctionnaires pour la formation et le perfectionnement, dans l'espoir qu'ils reviendraient occuper efficacement les postes de direction au sein du gouvernement.

L'auteur dit s'être appuyé sur son expérience d'enseignant pour se fixer des priorités dans les domaines couvrant «tous les aspects de la vie de la Province» (p. 113): les Travaux publics, la Santé publique et les Problèmes

sociaux, l'Enseignement, l'Économie et l'Agriculture, la Sécurité et la Communication, les Transports, la Concorde nationale et la Réconciliation entre Congolais.

À cet effet, il cite ses réalisations dans divers secteurs de la vie, allant du patrimoine à la construction des ponts, des écoles et des hôpitaux. Il dit avoir assuré le paiement régulier des salaires aux fonctionnaires et aux enseignants, avoir maintenu la production vivrière au niveau d'avant l'indépendance et l'égalité des prix des denrées alimentaires sur toute l'étendue de la Province, pour la «sérénité du climat social...» (p. 117).

Il affirme avoir favorisé la consommation des protéines végétales au Congo (par le SOJA) et animales (grâce aux analyses techniques des chenilles *Mansamba*) pour la suffisance alimentaire des populations, avoir réglementé la vente du diamant du Kasai par la Banque Nationale du Congo, «pour éviter la piraterie qui s'opérerait au niveau de Kikwit» (p. 119) et avoir fait installer une usine de taillerie du diamant de joaillerie pour l'exportation du produit fini sur le marché international à partir de Luluabourg» (p. 119). Mais, il ajoute que ses ennemis bloquèrent le développement du Kasai en influençant «Léopoldville pour (transférer) l'usine (...) à Bakwanga» (p. 119) et que cette technologie ne resta donc pas au Congo. Certaines difficultés néanmoins: la guerre Lulua-Baluba avait perturbé la circulation dans tous les sens, apportant de l'insécurité sur la partie orientale de la Province.

L'auteur épingle aussi l'insécurité des ressortissants Ouest-Kasaïens à Elisabethville, oeuvre attribuée à la milice de Kalonji, avec la complicité du Gouvernement Tshombe (p. 121). Il cite aussi l'accueil, le relogement ou l'acheminement des refoulés ouest-kasaïens dans leur village; leur approvisionnement en denrées alimentaires et pharmaceutiques de première nécessité... À Léopoldville, il

évoque l'assassinat du ministre provincial Josué Maboshi. Tout cela s'ajoutait, écrit-il, aux suspicions du gouvernement des Commissaires généraux à la suite de l'assassinat de Lumumba, et à la démission *in absentia* de «notre» gouvernement (14 janvier 1962) – remplacé par le gouvernement Lubaya – par l'Assemblée provinciale (sous M. Modeste Badibake).

CONCLUSION GÉNÉRALE

Ce livre tente de répondre aux trois questions fondamentales: a) le peuple lulua, qui est-il? b) le peuple lulua, d'où vient-il? c) le peuple lulua, où vit-il? Ce qui correspond à «l'examen approfondi du passé, du présent et de l'avenir du peuple lulua» (p. 131). Le récit se termine sur une note amère: la frustration des Lulua causée par «l'agressivité de l'homme blanc à leur endroit», ce qui les poussa «à réfléchir sur leur avenir, eu égard aux soubressauts (*sic!*) qu'ils subissaient» (p. 130).

Ressassant ses souvenirs des conflits entre hommes politiques ou entre groupes tribaux, accumulés à travers les années, l'auteur trouve que le conflit Lulua/Baluba est un cas à part: réaction collective (au sein de l'Association Lulua-Frères) pour reconstruire leur identité: ce fut une lutte pour rester soi-même, c.à.d. pour vivre son identité culturelle et son indépendance, et entreprendre des recherches en faveur de ses coutumes en vue de les améliorer et les adapter aux réalités du moment.

Il justifie la fermeté des Lulua par leur refus de se laisser dominer, et sur leur sol, par ceux-là qu'ils avaient généreusement accueillis – d'où «le titre des (...) mémoires: *Lutte de Libération*» (p. 130) –.

L'auteur en déplore les conséquences, même s'il les relativise en disant que «de tout temps, l'homme est l'ennemi

de lui-même, du prochain et de la société», ou encore que «l'homme est un loup pour l'homme» (p. 132). Mais, après des conflits, il y a toujours eu des pactes qui mettaient fin aux hostilités.

Ainsi, parle-t-il du «pacte de sang» qui, sous son instigation, fut conclu les 21 et 22 octobre 1961 à Luluabourg et le 23 à Bakwanga et scella la réconciliation. Devant le président Kasa-Vubu, les chefs des deux peuples, leurs dignitaires et notables respectifs, on égorga une chèvre et un chien qu'on brûla et en enterra la viande calcinée, après les discours historiques de deux chefs, précédés du proverbe luba: «Tudi bana ba Mutanga, nansha baluangane nansha batande, bulanda buetu bushale». À traduire à peu près comme ceci: Nous sommes les enfants du même père (Mutanga), (même si) nous nous sommes querellés (et) nous nous sommes fait la guerre, notre fraternité perdure néanmoins!

Des festivités grandioses marquèrent l'événement. L'auteur lance un appel aux Lulua, les invitant à rester «attentifs à leurs intérêts, (...) présents et lointains» (p. 133) sans tomber dans les erreurs du passé; il invite les Baluba à renoncer aux «attitudes négatives» et à «adopter un comportement... constructif» pour le bonheur de tous.

COMMENTAIRE FINAL

Dans un style austère et alerte, le livre de M. Mukenge Shabantu présente le grand avantage de relater les faits vécus et posés par l'auteur. Cela apporte de la chaleur «objective» à un demi-siècle de l'histoire du Kasai (1957-2006). Tout en reconnaissant qu'«il est vain... de ressusciter le passé et d'éveiller par-là des passions négatives» (Mabika Kalanda, *La remise en question...*, p. 45), et qu'«un peuple sans histoire est un peuple sans avenir», il faut un juste milieu

pour susciter chez les jeunes le sens de l'histoire qui réponde aux critères d'authenticité et de véracité.

C'est en cela que *De la lutte de libération du peuple lulua* est un défi lancé à tous les acteurs d'alors pour qu'ils pourvoient les jeunes générations kasaïennes (et le monde) d'une histoire vraie et variée, en rectifiant l'un ou l'autre point de la tragédie qui a antagonisé les peuples frères, affaiblissant la grande province, aujourd'hui morcelée en minuscules lopins de terres. L'avenir sûr de cette région – jadis prospère – ne peut reposer que sur la sincérité des animateurs socio-politiques de la période sombre de la province (les années 55 à 60) et sur la renonciation aux démons qui traquent ces peuples.

Les Kasaïens, dispersés aujourd'hui aux quatre coins du monde, cherchent à comprendre ce qui leur est arrivé par l'entremise de leurs parents. La réponse à leur quête de vérité ne viendra que des écrits comme celui-ci, cherchant à rétablir les faits historiques et authentiques. Aux historiens et sociologues de tout bord, à toutes les personnes qui détiendraient une connaissance quelconque de cette époque: à vous la parole!

LA LITTERATURE CONGOLAISE ECRITE EN CILUBA, HISTOIRE POLITIQUE ET RECOMPOSITION CULTURELLE

José Tshisungu wa Tshisungu, 2006, Éditions Glopro,
Sudbury, 175 pages.

Éric Muteba

Une idéologie en vigueur depuis un demi-siècle nous fait croire qu'il n'y a de littérature congolaise que française. Des critiques littéraires nationaux par paresse ou par ignorance entretiennent cette idéologie qui plaît à la culture dominante au service de laquelle ils travaillent dans le cadre de « la coopération française » ou de la francophonie.

José Tshisungu wa Tshisungu vient de publier un ouvrage de référence sur la littérature écrite en ciluba. L'œuvre récuse cette étouffante idéologie. La densité de la matière traitée dépasse largement les aspects strictement littéraires. C'est aussi un livre d'histoire culturelle et politique et de sociologie de la littérature. Nous reproduisons ici la conclusion générale de l'auteur.

« Depuis 80 ans, l'œuvre littéraire en ciluba manifeste sa présence en terre kasaïenne et s'y épanouit. Cette œuvre fait corps avec l'existence même de l'homme, de la femme et de l'enfant parce qu'elle se trouve au cœur de la culture, donc du vécu. Ainsi, elle façonne la pensée et structure la vision du monde des locuteurs du ciluba.

Par certains aspects, et sans être une copie conforme du réel, elle reflète la société, son passé et son présent. Elle mêle ce qu'elle a d'intuitif à la rationalité de sa démarche.

C'est, de toute évidence, un objet indéfinissable qui se recrée à l'infini et ne s'accommode pas d'un enfermement dans une catégorie de pensée.

Pendant plusieurs siècles, la littérature ne s'est diffusée que de manière orale, sous des formes esthétiques que les locuteurs du ciluba différencient volontiers. Lorsque l'écriture prend le relais à la fin du XIXe siècle, cette littérature participe à l'aventure de la recomposition culturelle qui se met en place.

Cet essai la présente sous sa triple dimension historique, sociologique et politique. Il ouvre et aménage un espace de connaissances rendant possible une meilleure intelligence des textes qui fondent la modernité littéraire au Kasai.

Entre le texte fondateur de Mundadi Samuela et ceux de ses successeurs ont défilé sous nos yeux des réponses que chaque écrivain kasaien a données aux questions essentielles, celles de la foi, de la vie, de la mort, du travail, de l'identité et de la politique. De ces réponses, nous avons décelé une vision du monde manichéenne, des valeurs, des attitudes et des expressions enrobées dans une esthétique singulière.

La production littéraire en ciluba est tributaire des aléas de l'histoire: la colonisation, le christianisme et les dictatures funestes, à partir desquels les écrivains interrogent le monde, expriment leur fatalisme, font la morale à leurs concitoyens et posent les repères d'un destin collectif. La littérature écrite en ciluba est une conséquence culturelle de la rencontre de la pensée européenne et de la culture kasaienne. C'est la recomposition culturelle qui s'est manifestée par la codification du ciluba, l'évangélisation et la scolarisation. (...)

Dès ses débuts, la littérature trouve des lieux d'expression: les journaux missionnaires, qui paraissent régulièrement ici et là. Ces périodiques canalisent le discours

littéraire afin qu'il soit conforme à l'idéologie antipaïenne. Ce fut un déterminant sociologique important. En effet, le missionnaire est venu convertir les païens à la vérité du christianisme. En conséquence, tout geste culturel, y compris la pratique littéraire, devrait y concourir.

Des œuvres recensées approfondissent des thématiques naguère simplement effleurées. Elles trouvent des mots pour nommer l'innommable. Elles déconstruisent les mythes politiques de l'unité nationale et de la paix en interrogeant le drame cyclique des Kasaiens refoulés du Katanga et intimidés ailleurs dans la république. Elles analysent la question de la protection étatique et de la liberté de mouvement. L'atroce réalité congolaise contraint les écrivains kasaiens à redessiner les lignes de marquage entre la fiction et le réel.

Aussi leurs œuvres (poésie, théâtre, roman, bande dessinée, etc.) dévoilent-elles une structure complexe qui abolit la frontière entre l'oralité et l'écriture. Elles n'obéissent point au cloisonnement des espaces esthétiques connus ailleurs.

Quand à l'essai, il véhicule une pensée autour de la nécessité de construire un modèle politique conforme à notre culture certes, mais pénétré des exigences de notre insertion dans la modernité et la post modernité ».

POLITIQUE ÉDITORIALE

Le Semeur du Kasai (LSK) est publié par l'Institut supérieur de développement rural (ISDR) en collaboration avec l'Institut supérieur de développement intégral (ISDI), au rythme de deux numéros par année. Cette revue est consacrée à la recherche pluridisciplinaire.

Elle s'adresse aux enseignants, aux chercheurs et aux étudiants ainsi qu'à tous ceux que concernent des champs scientifiques de notre temps.

Les textes sont principalement publiés en langue française et en ciluba. Chaque numéro comporte trois sections : les articles, la création littéraires et les comptes rendus.

La revue est dotée d'un comité de sélection. Chaque texte est évalué par au moins trois appréciateurs qui suggèrent éventuellement des modifications. La décision finale de publier un texte appartient au comité de rédaction.

PRESENTATION D'UN MANUSCRIT

L'auteur doit joindre à son article un résumé en français d'environ huit lignes et une version ciluba de ce résumé.

L'auteur doit s'assurer que les références sont exactes et présentées selon les normes de la revue, comme dans les exemples qui suivent :

TSHISUNGU WA TSHISUNGU, J. (2002) : *L'aventure de la langue luba au Congo-Kinshasa*, Sudbury, Glpro.

VINCKE, J. (1979) : « La base pragmatico-sémantique d'une grammaire générative naturelle », *Africanistique*, n° 7.

L'auteur doit aussi préciser les renvois aux références dans le texte, par ordre alphabétique, comme dans les exemples qui suivent :

Cette notion fut expliquée par Mukenge Shabantu (2006, p.76)

Cette notion est fréquente dans les travaux récents, cf. Anubetu (2003), Badibanga (2001, 2004), Walelu (2002).

Avant d'expédier son texte, l'auteur doit vérifier la numérotation des sections et sous-sections de sorte que l'Introduction soit numérotée <1.> et utiliser le système d'enchâssement décimal (1, 1.1, 1.1.1, etc.). Les notes et leur numérotation doivent également faire l'objet de vérifications.

L'auteur doit envoyer son article par e-mail à l'ISDR ou l'ISDI.

L'auteur doit donner son adresse complète. La rédaction se réserve le droit de faire des corrections de détail quant au style et à la présentation.

A titre indicatif, nous donnons une approximation de la longueur acceptable :

Article : 15-22 pages. Note : 4-8 pages. Compte rendu : 3-6 pages.

Les manuscrits refusés ne sont pas retournés aux auteurs.

REMERCIEMENTS

La communauté des enseignants, des chercheurs et des praticiens du développement socio-économique du Kasai saisit l'occasion de la parution de ce deuxième numéro de la revue le Semeur du Kasai pour remercier M. Bululu Kabatakaka et le Collège Boréal pour l'œuvre accomplie ensemble: séminaires et voyages de formation, équipements informatiques, accès à l'Internet, échanges divers, revue scientifique pluridisciplinaire, site Internet, aggrandissement des locaux et groupes électrogènes. En effet, notre partenariat fonctionne à la satisfaction des bénéficiaires locaux et les résultats obtenus sont durables. Ce partenariat a été rendu possible grâce à l'engagement personnel de M. Bululu et au Collège Boréal, son employeur. Puisse M. Bululu et le Collège Boréal trouver ici l'expression de notre gratitude.

La communauté des bénéficiaires



Québec, Canada

2007

Imprimé au Canada

SOMMAIRE

Présentation

**Rendement des cultures en savane pauvre face au développement,
cas de l'hinterland de la ville de Kananga**

Charles Mbuya Kankonde

**Conséquences de la pseudopeste aviaire sur l'élevage des poules de
race locale et ses incidences socio-économiques dans les ménages
de petits aviculteurs de Kananga**

Tshikunga Tshibawu

**Le rationnement des porcs dans les élevages familiaux de la ville
de Kananga**

Boniface Muamba M.

**La femme et le développement socio-économique de la ville de
Kananga**

Geneviève Tuanyishayi Mulopo

**Structure et signification de marqueurs dans la communication
théâtrale**

José Tshisungu wa Tshisungu

Kanada ka ba Kananga

Véronique Nyashi Ntambwe

Butuku bwa kucya

José Kabal Bongho

Comptes rendus

Charles Kapanga Kapele

Éric Muteba